



# SIGNETS

n° 14 - MAI 2007

Bulletin des Amis de la Bibliothèque municipale Albert Cohen (St Leu-95)

SAINT-LEU-LA-FORÊT

**PRIX ANNIE ERNAUX 2007**  
Date de clôture : 10 novembre 2007 - Remise des Prix : 16 février 2008

**CONCOURS DE NOUVELLES**

THEME **PHOTOGRAPHIE(S)**

CATÉGORIES : ADULTES, JUNIORS, BENJAMINS, FRANCOPHONIE

RENSEIGNEMENTS ET RÈGLEMENT DU CONCOURS À LA BIBLIOTHÈQUE ALBERT COHEN : 01 34 78 35 80  
4, AVENUE DE LA GARE - 95320 SAINT-LEU-LA-FORÊT

C'est dans la soirée du 5 avril, à la Maison Consulaire, que le thème du **Prix Annie ERNAUX 2007** a été dévoilé en présence de l'écrivain **Geneviève BRISAC**. Après « Transports en commun » en 2003, « L'environnement urbain » en 2004, « Résistance(s) » en 2005, « Passion(s) » en 2006, les participants devront cette année traiter de « **Photographie(s)** ». Un sujet qui déclenchera sûrement l'imagination des concurrents et qui les incitera à faire bonne impression, tout en évitant bien entendu, les clichés... Gageons qu'ils seront tout aussi nombreux que les années précédentes. Organisé par la ville de St-Leu représentée par la bibliothèque municipale Albert Cohen, les *Amis de la bibliothèque* et la librairie *A la Page 2001*, le Prix s'est en effet imposé comme une manifestation importante dans le monde des concours d'écriture amateur ainsi qu'un témoignage la diversité géographique des candidats et la qualité des textes primés. Retrouvez le règlement du Prix et ce numéro de Signets sur notre site internet [www.signets.org](http://www.signets.org).

## LE LANCEMENT DU PRIX ANNIE ERNAUX 2007

Succédant à Annie Ernaux elle-même en décembre 2005 et à Lydie Salvayre en janvier 2007, Geneviève BRISAC est la troisième écrivaine invitée dans le cadre du Prix Annie Ernaux. Elle fut – comme Annie Ernaux – professeur avant de se consacrer à l'édition chez Gallimard puis à l'Ecole des Loisirs, tout en s'adonnant à la critique littéraire, comme ce fut le cas pour *Le Monde* 2 pendant un an. Elle considère d'ailleurs que ces activités sont complémentaires avec sa propre vocation d'écrivain.



Auteur de nombreux romans pour enfants et adolescents, elle a inventé le personnage récurrent de la petite Olga, un jour où le dessinateur Michel Gay lui avait avoué être en panne d'inspiration. Et ce fut le début d'une longue histoire, depuis *Olga* en 1991 et *Olga n'aime pas l'école* en 1993 jusqu'à *Olga et le decision maker* paru en 2004. « *Tous les livres lus dans l'enfance marquent considérablement. C'est pourquoi c'est impressionnant d'écrire pour des enfants* », confie-t-elle. Elle a également écrit des contes et des nouvelles. Parmi ses œuvres pour adultes, *Week end de chasse à ma mère* a obtenu le **Prix Femina en 1996**.



Devant le public venu l'écouter à la Maison Consulaire, et en présence de Monsieur le Maire de St Leu, grâce aux questions d'**Olivier PLANTECOSTE** dont on connaît la culture littéraire et l'art de l'interview, elle a témoigné de ses engagements dans les domaines de l'écriture, de l'édition et de la lutte pour la cause des femmes. Selon elle, les écrivains femmes continuent à être traitées avec moins d'attention et d'importance que leurs confrères masculins. Elle en veut pour preuve qu'on lui demande toujours si son dernier ouvrage, **52 ou la seconde vie**, a des liens avec le *Microfictions* de

Régis Jauffret, paru récemment lui aussi, alors qu'on ne pose jamais la question inverse à R. Jauffret ! Elle signale par ailleurs que, dès leur plus jeune âge, les enfants sont soumis à une discrimination insidieuse. On fait lire en effet aux filles beaucoup d'auteurs masculins alors que les garçons lisent très peu d'auteurs féminins.

Geneviève BRISAC sait aussi parler avec chaleur des auteurs qui ont marqué ses débuts dans la lecture et qui continuent à influencer son écriture. C'est le cas de **Virginia Woolf** ou de **Laura Willows**. Plus encore de **Flannery 'O Connor** qui avait coutume de déclarer : « *Si vous ne supportez pas de vous salir les mains, alors n'écrivez pas !* ». Pour Geneviève Brisac, un univers romanesque n'est jamais isolé. Elle-même plonge sans cesse d'un univers à l'autre et tous forment un même fleuve, celui de la littérature.

Si elle estime que « *l'on écrit avec ce qu'on ne sait pas ou avec ce qu'on a oublié* », elle ajoute avec ironie que la littérature relève du « *ragot* ». Que font d'autre en effet les écrivains si ce n'est de dire du mal, non de leurs voisins, mais de leurs personnages ?

Les lecteurs trouveront bien entendu les ouvrages de Geneviève BRISAC à la bibliothèque. Mais, on se souviendra que l'auteure de *Petite* et *V.W. Le mélange des genres* a inauguré la **5ème édition du Prix Annie Ernaux dont l'affiche a été dévoilée par Olivier PLANTECOSTE**.



Merci, Madame, d'avoir partagé avec nous ce moment d'émotion. Pour vous remercier de votre présence, nous avons eu le plaisir de vous remettre des livres illustrant l'histoire de notre ville. Mais nous n'avons pas manqué non plus de vous offrir **Passion(s), le recueil des meilleures nouvelles du Prix ERNAUX 2006** publié par les Editions Calam. Ce recueil est disponible à la librairie **A la Page 2001**, 16 rue du Général Leclerc, à St Leu (01.39.95.14.69).

Maintenant, à vos plumes ! Le prochain recueil contiendra peut-être votre « **PHOTOGRAPHIE** » !

**Didier DELATTRE**

## SOMMAIRE du n°14

### COUPS DE CŒUR DU CLUB LECTURE

p. 4-5

Le club-lecture se réunit régulièrement à la bibliothèque et propose ses coups de cœur à l'ensemble des lecteurs. Signets lui ouvre naturellement ses colonnes.

### COUPS DE CŒUR DE LA REDACTION

p. 5-8

Les membres de la rédaction vous proposent leurs coups de cœur personnels. Dans ce numéro, vous retrouverez leurs analyses concernant :

- **LA MEDAILLE**, roman de Lydie SALVAIRE, par **Marie-Françoise VACULIK** (p. 5)
- **LA FEMME EN VERT**, roman de Arnaldur INDRIDASON, par **Gisèle DELATTRE** (p. 7)
- **LE CERCLE DES ECRIVAINS DISPARUS : Arthur Koestler**, par **Gérard BRETON** (p. 7)

### ETAT DE LA PHOTOGRAPHIE

p. 8

Les réflexions de **Gérard BRETON** sur l'évolution de la photographie à notre époque

### A LA CROISEE DES CHEMINS : J.SEMPRUN – E.WIESEL

p. 9-14

Après un article consacré dans le n° 10 de Signets à certaines personnalités dont le souvenir reste attaché à notre ville (Wanda Landowska, Olivier Larronde), **Gérard TARDIF** évoque deux écrivains contemporains qui se sont croisés, sans se rencontrer, dans notre région : Jorge Semprun et Elie Wiesel dont le passage s'inscrit dans le contexte tragique de la Deuxième Guerre Mondiale et de l'Occupation.

### CECILE BRUNSCHVIG OU LE FEMINISME REFORMISTE

p. 15-17

Alors que Geneviève BRISAC a rappelé que l'égalité des hommes et des femmes était loin d'être encore une réalité, y compris en littérature (voir éditorial), **Marie-Françoise VACULIK** rend ici hommage à l'une de celles qui fit partie de ces femmes intelligentes, courageuses, révoltées qui sont l'honneur du mouvement féministe.

### COUPS DE CŒUR – NOUVELLES – POESIE

p. 18-22

Fidèle à son engagement en faveur de l'écriture, Signets publie régulièrement des nouvelles, des poèmes ou les impressions poétiques que lui adressent ses lecteurs. Dans ce numéro, vous pourrez lire :

- **TETE A TETE AVEC LE CIEL**, une rêverie printanière de **Danièle CAMUS** (p. 18)
- **PASSION À QUATRE TEMPS**, une nouvelle de **Michèle SAUFFROY – PARET** (p. 19)
- **MATRIX MICROGRID**, une nouvelle de **Marie-Françoise VACULIK** (p. 20)
- **TISSU DE FOLIES**, une nouvelle d'**Aurore DESAUNAY** (p. 21)
- **LES FLIBUSTIERS EN HERBE**, un « pantoum » de **Didier DELATTRE** (p. 22)
- **ES-TU SUR ?** un poème de **Marie BOUTET** (p. 22)

### MAESTRO, LA CHRONIQUE MUSICALE

p. 23

**Serge VINCENT** rend hommage au Père Komitas, considéré comme l'un des plus grands compositeurs de l'histoire arménienne.

### SANS FAUTE, LA CHRONIQUE DE L'ORTHOGRAPHE

**Olivier HAENEL** nous incite à réfléchir sur le bon usage de l'usage...

p. 23-24

## DU CLUB DE LECTURE



♥ **Microfictions** de Régis Jauffret

(Gallimard) .....**R JAU**

*Alors le monde, comment ça va ? Pas terrible*, répond Régis Jauffret à travers 500 textes courts et denses, 500 fragments de la vie des gens. On est vite en appétit, d'autant que Jauffret nous a signifié en 4<sup>ème</sup> de couverture que *Je est tout le monde et n'importe qui*. La liste des titres de ces histoires courtes s'expose comme la carte d'un restaurant. Chaque épisode a un narrateur, très souvent une narratrice. Ils racontent leurs amours, leurs crimes, leurs lâchetés, leurs petits fascismes ordinaires, quelques moments de bonheur ou de félicité parentale, tout en donnant leurs points de vue sur l'existence. Aucun domaine de nos vies n'échappe à Régis Jauffret. Mais notre tragédie quotidienne peut aussi être vue comme une farce tragique. Dès lors, lorsqu'un écrivain est habité par le sens du ridicule comme du dérisoire et qu'il l'applique aussi à lui-même dans plusieurs textes, cela provoque des éclats de rire devant ces fictions arrachées au réel et qui ne cherchent pas à coïncider avec notre narcissisme, bien au contraire.

♥ **Jeune fille** de Anne Wiazemsky

(Gallimard).....**R WIA**

D'elle on sait qu'elle est la petite fille de François Mauriac, la sœur du dessinateur Wiaz. Elle fut l'épouse de Jean-Luc Godard, et une actrice fétiche pour Pasolini. On sait aussi qu'elle est aujourd'hui un écrivain qui compte dans le paysage littéraire français. Dans ce livre, Anne Wiazemsky parle plus directement d'elle. Elle retrouve la trace de ce qui est effacé, celle de la jeune fille qu'elle était quand elle rencontre ceux qui vont changer sa vie grâce au cinéma. D'abord, il y eut sa rencontre avec Robert Bresson qui aime les jeunes gens bien nés, bien éduqués. Il aime d'emblée Anne Wiazemsky, pour ce qu'elle représente, pour ce qu'elle devient. Elle est une matière qui donne envie : « Votre jeunesse m'a rendu jeune » lui dira-t-il. De l'expérience avec Bresson, Anne Wiazemsky a donné beaucoup et a résisté tout autant. Ce rapport au vieux maître, manipulateur humaniste, a donné le ton au rapport à la création engagée par l'auteure. Et finalement cette nature indépendante fait que la jeune Wiazemsky découvre qu'elle est un écrivain qui vient au monde.

♥ **Le fils de l'homme invisible** de François Berléand

(Stock).....**848.03 BER**

Un livre étonnant d'un acteur des plus en vue. Pas dans le registre de Marcel Aymé, mais dans un récit d'enfance vif, drôle et bouleversant. A cause de son père, qui lui déclare un jour qu'il est le fils de « l'homme invisible », Berléand est convaincu qu'il est lui-même invisible. S'en suit un profond traumatisme éprouvé au fil d'expériences qui le perdent. Berléand nous raconte comment il devient un spectateur de la vie et comment, peu à peu, il n'est plus l'acteur de sa propre vie. Un vrai drame pour cet enfant qui perd pied.

Personne de ses proches ne semble croire à ses certitudes, tous pensent que le jeu se finira sans tarder. Et pourtant François s'enferme. Tellement bien qu'il finit par être suffisamment invisible pour qu'on ne lui vienne pas en aide. Un beau livre sur la solitude des enfants.

♥ **La disparition de Richard Taylor : roman(s)** de

Arnaud Cathrine (Verticales).....**R CAT**

Richard Taylord, londonien ordinaire, fils et frère modèle, mari sans histoires, jeune père employé à la BBC, a quitté son domicile conjugal. Les motifs de ce départ soudain ne sont élucidés que progressivement au fil du récit. Car Richard n'existe qu'en creux, par ouï-dire, au gré des témoignages d'une dizaine de femmes. Toutes ont pour point commun d'avoir connu Richard Taylor, avant ou après sa « disparition ». Autant de masques et de vérités qui vont donner du sens à la violence que charrie ce roman. Car si Arnaud Cathrine retrouve les thèmes de ses précédentes partitions, la solitude, le deuil, la peur de l'abandon, l'étouffement familial, il libère sa phrase et son lexique de ce qui leur restait de lisse et de bien peigné. Une fois encore, il s'insurge contre tous ces mensonges qui nous extirpent de nous-mêmes. Et c'est précisément pour cela que l'on aime ce livre. Pour sa vigueur et sa brutalité, sa volonté de creuser là où ça fait mal, de faire éclater les conventions, de fustiger les compromis et les arrangements, de regarder du côté des faux-semblants de l'amour, de la lâcheté des couples ou de la violence castratrice des mères. Avec pudeur, toujours, mais sans concession.

♥ **Etre sans destin** de Imre Kertesz

(Actes Sud).....**R KER** (Trad. du Hongrois).

« Et malgré la réflexion, la raison, le bon sens, je ne pouvais pas méconnaître la voix d'une espèce de désir sourd, qui s'était fauillée en moi, comme honteuse d'être si insensée, et pourtant de plus en plus obstinée : je voudrais vivre encore un peu dans ce beau camp de concentration. » De son arrestation, à Budapest, à la libération du camp, un adolescent a vécu le cauchemar d'un temps arrêté et répétitif, victime tant de l'horreur concentrationnaire que de l'instinct de survie qui lui fit composer avec l'inacceptable. Parole inaudible avant que ce livre ne vienne la préférer dans toute sa force et ne pose la question de savoir ce qu'il advient, quand il est privé de tout destin, de l'humanité de l'homme. Imre Kertész ne veut ni témoigner ni "penser" son expérience mais recréer le monde des camps, au fil d'une impitoyable reconstitution immédiate dont la fiction pouvait seule supporter le poids de douleur. Cette œuvre dont l'élaboration a requis un inimaginable travail de distanciation et de mémoire dérangera tout autant ceux qui refusent encore de voir en face le fonctionnement du totalitarisme que ceux qui entretiennent le mythe d'un univers concentrationnaire manichéen. Mis au ban de la Hongrie communiste, ignoré à sa parution en 1975, *Etre sans destin* renaît après la chute du mur. Enfin reconnu, Imre Kertész a, depuis, reçu plusieurs prix prestigieux, tant en Hongrie qu'en Allemagne.

♥ **Se résoudre aux adieux** de Philippe Besson

(Julliard).....**R BES**

Lorsque l'homme qu'elle aime la quitte pour une autre femme, Louise décide de fuir Paris. Mais ni le voyage ni l'exotisme de Cuba ne suffisent à dissiper son chagrin, à détourner ses pensées de son amant. Afin de garder un contact, aussi dérisoire et masochiste soit-il, Louise décide alors de lui écrire une série de lettres, comme on lance des bouteilles à la mer. Depuis La Havane, New York, Venise, l'Orient Express et même Paris où s'achève son exil, naît une correspondance à une voix, implacablement honnête et poignante, dans laquelle elle évoque leur relation. Bientôt, l'évidence s'impose à Louise : la véritable destinataire de ces lettres n'est autre qu'elle-même. Tout au long de ce processus, se dessine alors la possibilité d'une guérison. Philippe Besson aime à s'imposer des contraintes formelles pour donner un cadre à ses fictions. En se réappropriant le genre du roman épistolaire, il fait de chaque lettre avec une rare élégance, une méditation sur l'amour, le couple, l'absence, la solitude nécessaire à la reconstruction de soi... Et démontre que tout travail de deuil passe nécessairement par les mots. On pense au beau livre de Marcelle Sauvageot, *Laissez-moi* (écrit en 1934) et à cette flamme très pure qui ne s'éteint pas à force d'épuisement...

♥ **Démolir Nisard** de Eric Chevillard

(Ed. de Minuit).....**R CHE**

Pour se connaître enfin soi-même, il n'est pas de meilleur moyen que de connaître bien son ennemi. Ordinairement, celui-ci ne fait pas mystère de sa personne : on ne voit et on n'entend que lui partout. Mais le narrateur de ce livre va devoir s'employer à débusquer le sien, mort en 1888 et oublié presque aussitôt. Désiré Nisard, critique littéraire académique et compassé, sermonneur versatile, n'en a pour autant pas fini de nuire. Il a pesé de tout son poids sur la trame légère des jours comptés à l'humanité. Il a contribué au malheur de celle-ci. Tout cela appelle une juste vengeance ! Désiré Nisard doit disparaître... L'idéal serait qu'il n'ait jamais vécu. La plus infime trace de son existence sera effacée. Ce livre entend lui régler son compte une bonne fois. Eric Chevillard s'y emploie en alternant faits authentiques et faux prétextes, en utilisant jusqu'au bout les procédés littéraires. Un pur plaisir jubilatoire et malin !

♥ **L'ombre du vent** de Carlos Ruiz (Grasset).....

**R RUI** (Trad. de l'espagnol)

Dans la Barcelone de l'après-guerre civile, la vie est difficile, les haines rôdent toujours. Par un matin brumeux de 1945, un homme emmène son petit garçon - Daniel Sempere, le narrateur - dans un lieu mystérieux du quartier gothique, le « Cimetière des Livres Oubliés. » L'enfant, qui rêve toujours de sa mère morte, est ainsi convié par son père, modeste boutiquier de livres d'occasion, à un étrange rituel qui se transmet de génération en génération : il doit y « adopter » un volume parmi des centaines de milliers. Là, il rencontre le livre qui va changer le cours de sa vie, le marquer à jamais et l'entraîner dans un labyrinthe d'aventures et de secrets « enterrés dans l'âme de la ville » : *L'Ombre du Vent*.

Avec ce tableau historique, roman d'apprentissage évoquant les émois de l'adolescence, récit fantastique

dans la pure tradition du *Fantôme de l'Opéra* ou du *Maître et Marguerite*, énigme où les mystères s'emboîtent comme des poupées russes, Carlos Ruiz Zafón mêle inextricablement la littérature et la vie.

**Ont été aussi évoqués :**

- **Acteur et témoin** de Henri Calet (Mercure de France, 2006)
- **Mémoires de Marguerite de Valois** (Ombres, 1984)
- **Guide du paris Mystérieux** (Tchou, 2001)
- **Les rêveurs d'ombre** de Serge Brussolo (Vauvenargues, 2006)

♥-♥-♥-♥-♥-♥-♥-♥

### LA MEDAILLE

(Roman de Lydie SALVAIRE, publié au Seuil)



Lydie Salvaire, lors de la remise du Prix Ernaux 2006

**V**ingt-six février 2007. Un cadre de la centrale nucléaire d'Avonnes, près de Chinon, se suicide. Or, Bernard est le troisième employé à se donner la mort en six mois, le quatrième en deux ans. Malgré les inquiétudes exprimées par les syndicats et la médecine du travail, il faut attendre trois ans pour que le P.D.G. de l'E.D.F se décide à mettre en place « une mission d'écoute et compréhension ». Par ailleurs, le suicide du premier des quatre employés, Dominique, est reconnu comme « une maladie professionnelle » par la Caisse primaire d'assurance maladie. La direction conteste cette prise de position et un jugement doit être prononcé le 14 mai prochain.

Peu d'écrivains contemporains se sont intéressés au monde du travail. Or, **La Médaille**, publiée par Lydie Salvaire en 1993 met en scène des responsables d'entreprise dont le cynisme est le moteur de leurs silences, de leurs dénégations et de leurs propositions impudentes. Voici une citation qui résume, sans pathos, l'hypocrisie éhontée des serveurs du patronat : « *Les insinuations artificieuses des syndicats révolutionnaires qui prétendent que Marcel Duchêne a attenté à ses jours dans un mouvement de désespoir, ces insinuations, disais-je, sont une insulte à sa mémoire. (...) M. Fabre me fait savoir que le cercueil offert par la Maison est en hêtre massif capitonné de soie noire.* » :

**L**ydie Salvayre a nommé « roman » cette œuvre. Cette appellation peut surprendre ; en effet, elle transcrit, de façon linéaire, les allocutions des membres de la Direction et celles des médaillé(e)s. Cependant, au fil des interventions correspondant à la hiérarchie des responsabilités et des tâches subalternes, se dégagent l'histoire de l'entreprise Bisson, de son fondateur et celles de ses salarié(e)s. De plus, une action va perturber la cérémonie de la remise des médailles.

**C**ertaines de ces caractéristiques semblent justifier le terme « roman ». La mise en page de chaque discours - sauf celui des travailleurs - est ponctuée par des slogans en lettres capitales qui parodient avec indécence les calicots déployés par les syndicats lors des manifestations. Avant même de lire l'allocution, le lecteur comprend la férocité du capitalisme sauvage et apprécie l'ironie mordante et indignée de la romancière.

Chaque allocution fixe les règles à adopter dans l'entreprise sous prétexte de favoriser le bien-être des salarié(e)s ; mais surtout d'améliorer le taux de productivité et les bénéfices des actionnaires. Et de dénoncer tantôt avec componction, tantôt avec agressivité les comportements nocifs : paresse responsable des accidents de travail, absence d'investissement dans la vie de l'entreprise, inimitié à l'égard des chefs, absence de camaraderies entre ouvriers qui sont incités hypocritement à la délation.

**P**our accentuer la pression, les membres de la Direction brossent un tableau apocalyptique des conséquences de la mondialisation et de l'invasion de la France par les immigrés, qu'ils viennent du Maghreb ou des pays de l'Est comme la Roumanie. L'une et l'autre sont considérées comme le cheval de Troie du déclin économique et de la perte d'identité nationale : « *Si nous voulons écraser nos rivaux étrangers, si nous voulons résister au déferlement de leurs produits et pulvériser leurs propres records(...) deux mille ouvriers seront remerciés. Nous y sommes acculés.* » ou plus virulent « *Les chômeurs immigrés déplaisent, c'est un fait (...) Nous venons justement d'apprendre que M. le ministre de l'intérieur s'apprêtait à faire affréter quelques charters pour reconduire ces migrants dans leurs pays de rêve. On peut dire qu'ils sont vernis !* ». Voilà qui n'est pas sans renvoyer à des discours très contemporains.

L'entreprise Bisson ne manque pas d'imagination pour remédier à cette situation détestable. Les réformes arrêtées, sans consultation du personnel alors que la Direction ne cesse de répéter la nécessité de la communication (!!!), transforment les bâtiments en pensionnat et même en pénitencier, considèrent les employé(e)s comme des animaux dont il faut minuter les besoins naturels, dont il faut évaluer les performances physiques comme des êtres « bioniques » moins onéreux à réparer que les machines.

**L**e patronat s'immisce aussi dans la vie intime : description des pratiques sexuelles nécessaires au bon équilibre de chacun(e), mais sans tabou. Il suffit de détourner le sens des mots pour comparer la masturbation à « l'autogestion sexuelle des travailleurs »

Cependant, le mariage est préférable car il assure le renouvellement de la main d'œuvre !!!

Enfin, un bon ouvrier se doit d'être propre et économe, de s'ouvrir à la culture qui relativise ses préoccupations matérielles, et même de confier son éventuelle vie dans l'au-delà à l'entreprise. Habile façon de continuer à participer à la rentabilité de l'entreprise qui a la courtoisie de vous vendre une concession ! Bref, comme l'a écrit le grand poète du peuple, « l'usine est l'avenir de l'homme ».

**C**ette description décapante donne une image en creux de la réalité vécue par les médaillé(e)s. L'un des objectifs constants de Lydie Salvayre est de faciliter la prise de parole par ceux qui en ont été privés. Par là-même surgissent des mots qui sonnent avec véracité.

La réponse des récipiendaires suggère souvent un démenti aux allocutions des dirigeants. Le lecteur découvre les méthodes de recrutement, les conditions de travail, leurs répercussions sur la vie quotidienne des ouvriers. Chaque embauche est précédée d'un interrogatoire inquisitorial sur la vie privée, les opinions religieuses et politiques dont le futur employé n'est pas dupe et auquel il répond avec humour : « J'ai la paresse de penser ».

Toutes et tous soulignent les nuisances sonores, la répétitivité, la dangerosité des tâches qui les mutilent, détruisent leur équilibre physique et psychique : cauchemars, dépressions, suicides. L'épuisement et, parfois la fuite dans l'alcool, affectent leurs relations avec leurs camarades et surtout leur famille. Leurs épouses et leurs enfants sont victimes de graves maltraitements pour deux raisons souvent reconnues : incapacité à supporter le bruit, affirmation brutale de leur pouvoir comme s'ils compensaient leur soumission aux contremaîtres.

**L**a femme ne leur inspire aucun sentiment amoureux car elle est considérée comme une servante ou un corps sur lequel ils projettent leurs fantasmes sexuels exprimés avec une obscénité doublement dégradante : ils ne se sentent plus des hommes mais des animaux dominés par leurs pulsions, la femme devient un instrument de plaisir rapide et sans tendresse. Une seule personne manifeste sa détresse charnelle et affective. Son travail a abîmé ses mains : « *Mes doigts me faisaient souffrir. Je les enveloppais de chiffons. Ils étaient devenus totalement inaptes aux caresses. Inaptes aux caresses, cette idée me désespérait. Comment vivre sans donner des caresses ? J'y pensais tout le temps.* » Cette soif d'aimer se reporte sur un chien identifié à un enfant et à un confident.

Les cadences et la fatigue tuent tous les rêves : s'évader par la lecture des romans d'amour, prendre le large, cultiver son intelligence, éprouver des émotions artistiques en contemplant la luminosité du ciel et l'immensité de la mer. Il ne reste plus qu'à se résigner et de tenir le travail comme « la seule raison de continuer à vivre »

**M**algré les menaces de licenciement exercées sur les syndiqués, les supposés saboteurs et les fortes de têtes que le chef d'équipe se vante de transformer en délateurs, le rituel de la cérémonie va être perturbé. Des ouvriers ont déréglé des pistolets automatiques, lesquels « *ont envoyé de la peinture dans toutes les directions et non plus seulement sur les automobiles (...) Notre brillant collaborateur (...) a été recouvert des pieds à la tête d'une couche de peinture abricot, sous les rires et les huées des scélérats* ». Cette crapulerie exige le rétablissement de la peine de mort !!!

**L**es propos lénifiants d'un ingénieur, issu de la classe Ouvrière, les flatteries sur le courage des « émeutiers » qui exigent des améliorations justifiées, l'exaltation de l'œuvre collective mettent fin à l'agitation.

Le livre de Lydie Salvayre est, par la description réaliste des conditions de la classe ouvrière, un appel salutaire à rejoindre celles et ceux qui combattent « l'horreur économique » selon les termes de Viviane Forrester. Mais il souligne que le chemin vers la libération est escarpé...

**Marie-Françoise VACULIK**

\*\*\*\*

### **LA FEMME EN VERT**

(Roman d'Arnaldur INDRIDASON)  
Traduit de l'islandais, 2001  
Bibliothèque Nordique - (Ed. Métailié)



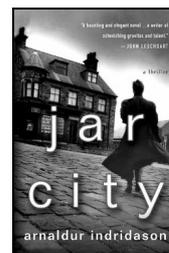
**U**n bébé suce un objet bizarre qui intrigue un jeune étudiant en médecine. Un examen méticuleux révèle que ce beau caillou ramassé sur la colline par un jeune garçon est un morceau de côte humaine. La police, la médecine et enfin l'archéologie sont convoquées afin d'élucider ce mystère. A qui peut donc appartenir cette « relique » ? L'enquête est confiée à l'équipe Erlendur, Elinborg, Sigurdur. Les archéologues sont chargés d'exhumer le squelette qui repose là depuis quelque cinquante ans. Leur travail est lent et méthodique, en conformité avec leur déontologie.

Dans l'attente d'une découverte, les policiers enquêtent dans le voisinage à la recherche de disparitions éventuelles signalées aux autorités. Plusieurs pistes sont menées de front et le suspense est tenu jusqu'aux dernières pages. Des scènes conjugales d'une violence inouïe, difficiles à supporter, donnent une note inquiétante au fil de cette enquête qui se déroule au rythme lent du travail de fourmi des policiers. Ces

violences laissent supposer qu'un drame peut arriver à tout instant. Pourquoi ce « Grimur », mari et père, est-il si cruel ? Ses relations avec ses fils sont-elles incestueuses ? A-t-il lui-même subi des sévices dans sa jeunesse ? Les personnages prennent vie peu à peu. L'intérêt est maintenu jusqu'à ce que la vérité soit dévoilée, laissant le lecteur décontenancé.

**C**e roman noir se déroule en Islande, ce qui apporte au lecteur dépaysement et étonnement. Sous une écriture agréable et fluide se cachent une grande violence et de réelles difficultés de vie quotidienne. Se jouant des codes classiques de l'enquête, le roman fait de la mémoire le fil conducteur du récit. La violence conjugale exercée sur les femmes, est mise en scène avec un réalisme qui glace le lecteur. Un certain humour noir rend cependant l'écriture et l'intrigue davantage passionnantes.

**M**âitre du polar islandais, Arnaldur Indridason est également historien, journaliste et critique de cinéma. Auteur d'une demi-douzaine de romans noirs, il a inventé le personnage de l'inspecteur Erlendur, dont les enquêtes sont au cœur de *La Cité des jarres* et de *La Femme en vert*. (Prix Clé de verre du roman noir scandinave).



Dans « La Voix » (2007), Erlendur doit même résoudre l'assassinat... du père Noël

**Gisèle DELATTRE**

( voir les pages consacrées à l'auteur sur le site : <http://www.evene.fr/celebre/biographie/arnaldur-indridason>)

## **LE CERCLE DES ECRIVAINS DISPARUS**

**D**e tout temps, on a su que les écrivains étaient soumis à des phénomènes de mode et à des cycles de reconnaissance puis d'oubli, parfois très longs. Aujourd'hui la multiplication des éditions, leur évolution vers des critères essentiellement économiques, conduisent à une production de plus en plus orientée vers un produit de consommation, s'accompagnant d'une promotion marketing orchestrée par les médias.

**O**n finit par arriver à la littérature jetable, et on prend soudain conscience de la quasi-disparition d'auteurs relativement récents, donc encore en rapport avec notre réalité et ayant eu un rôle marquant à l'époque pas si lointaine de leur existence. La prolifération d'ouvrages récents ou d'actualité, souvent superficiels, tend à masquer le fait que les crises et les problèmes actuels sont souvent la conséquence des transformations sociales et géopolitiques du XXème siècle. Sans vouloir sombrer dans le passéisme, une

relecture n'est pas forcément inutile et peut parfois éclairer le présent. Commençons aujourd'hui par **Arthur Koestler**.

**N**é en 1905 à Budapest dans une famille de juifs hongrois d'origine russe, cet écrivain européen a participé concrètement à la plupart des grandes aventures du vingtième siècle.



- Jusqu'en 1925, jeunesse au milieu des bouleversements en Europe centrale, suite à la guerre.
- De 26 à 29, séjour en Palestine avec les premiers pionniers d'Israël.
- De 31 à 38, engagement communiste. Démission en 38.
- De 36 à 37, guerre d'Espagne, prison Franquiste.
- En 37, **UN TESTAMENT ESPAGNOL**
- En 39, **SPARTACUS**
- En 41, **LE ZERO ET L'INFINI** commencé en 38.
- De 39 à 44, action anti-nazis.
- En 43, **CROISADE SANS CROIX.**
- En 45, **LE YOGI ET LE COMMISSAIRE.**
- De 45 à 48, second séjour en Israël.
- En 46, **LA TOUR D'EZRA.**
- De 50 à 52, séjour aux Etats Unis.
- Après 52, retour en Angleterre. S'intéresse de plus en plus à des questions philosophiques, scientifiques, sociales.
- En 59, **LES SOMNAMBULES**
- En 61, **LE LOTUS ET LE ROBOT.**
- Nombreux articles et conférences.
- A partir de 79, développement de la maladie de Parkinson, leucémie.
- Suicide en 83.

**C**ette brève biographie montre que son œuvre reste d'actualité et traite de problèmes encore en suspens. Elle mérite d'être lue ou relue.

**Gérard BRETON**

---

## ETAT DE LA PHOTOGRAPHIE

---

**E**n 2006, une exposition du photographe Willy Ronis à l'Hôtel de Ville, a connu un grand succès et a dû être prolongée. Dans le même temps, le marché de l'Art s'intéresse aux photographies qu'il considère comme des œuvres originales donc chères. Parallèlement des appareils hybrides sont sensés, outre le téléphone, faire des photos ou tout au moins des images. Du coup l'homme de la rue ou de la campagne, ne sait plus si la photographie est un art ou un produit de consommation à jeter après usage.

**C**ertains observateurs assimilent cette « crise » au développement de la photo numérique. Faux ! En fait l'appareil enregistre une image grâce à la lumière. En remplacement des derniers modèles de *soupes chimiques* étalées sur un support transparent, par une *plaquette semi-conductrice* enregistrant les caractéristiques numériques de la lumière, les autres principes de l'appareil restant inchangés, on n'a qu'une évolution technique.

**L**e vrai problème se pose dans les rapports que le public entretient avec la photographie. Une évolution d'un droit à l'image (justifié dans certains cas) ou d'un droit de propriété abusif (avec souvent une arrière pensée mercantile) restreint de plus en plus la diffusion des photos. Ronis et bien d'autres ne pourraient plus aujourd'hui faire et surtout montrer leurs images.

A l'origine, la photographie était perçue comme un progrès favorisant la diffusion, au même titre que l'imprimerie. Souvent le fait d'être représenté était même perçu comme une valorisation ou un signe de reconnaissance à l'égal des grands personnages ayant seuls accès à la représentation picturale. Bientôt cet aspect témoignage ne sera plus possible.



**Willy Ronis**

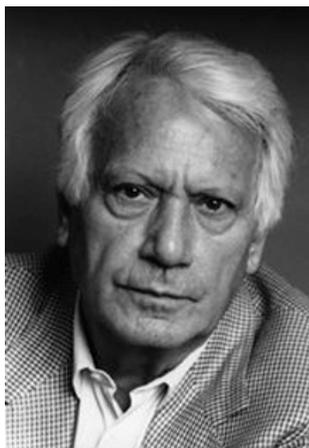
En effet, pour des raisons souvent commerciales, une autocensure se met en place, sous la pression de l'accroissement des procédures, favorisées par des lois contradictoires prises souvent à la hâte, sans véritable examen, parfois en désaccord avec les règles fondamentales de la liberté d'expression et conduisant à une désinformation par omission. Par ailleurs le désir inavoué des institutions et des autorités de contrôler l'information aboutit à limiter le droit de photographier. Tout ceci crée un malaise dans les milieux professionnels.

**D**ans 70 ans, on recherchera en vain des images de la vie au début du XXIème siècle. Il ne restera que des rues vides, des personnages de dos. Les enseignes et les affiches seront masquées, il n'y aura plus que des personnes ayant désiré être sur l'image, mais photographiées à leur avantage. Tout sera propre et en ordre. Totalement aseptisé...

**Gérard BRETON**

# A la croisée des chemins

**J**'ai eu l'occasion d'évoquer, dans un article précédent (Signets n° 10), certaines personnalités dont le souvenir reste attaché à notre ville (Wanda Landowska, Olivier Larronde). Je voudrais traiter aujourd'hui de deux écrivains contemporains qui se croisèrent, sans se rencontrer, dans notre région, Jorge Semprun et Elie Wiesel. Leur passage s'inscrit dans le contexte tragique de la Deuxième Guerre Mondiale et de l'Occupation.



**J**orge Semprun, tout d'abord, raconte, dans son ouvrage *Adieu, vive clarté*<sup>1</sup>, ses souvenirs de jeune lycéen, réfugié espagnol fuyant le franquisme et découvrant Paris, la France et sa littérature. Au delà des références à notre région qui sont ici recensées et commentées, ce livre développe le récit autobiographique d'une adolescence marquée par la guerre civile espagnole, par l'exil familial à Genève, puis La Haye et enfin, Paris. Il se situe dans le contexte historique de l'abandon de la République espagnole par les démocraties et de la montée des fascismes... C'est l'occasion pour l'auteur de nous faire suivre de charmants itinéraires dans le Paris de l'époque. On y apprécie enfin l'évocation pudique de ses premiers émois amoureux. Mais Semprun, grâce à ce livre, développe surtout **un merveilleux éloge de la langue française, éloge qu'il accompagne d'un florilège de ses auteurs préférés :**

<sup>1</sup> Gallimard, mars 1998. Si vous souhaitez approfondir l'analyse de ce livre, vous pouvez vous reporter à une thèse extrêmement savante sur « Images féminines dans l'univers fictionnel et autofictionnel de Jorge Semprun » : Voir <http://www.univ-lille3.fr/theses/lienhard-ortega-maria/html/these>

**E**n premier, un salut à **Machado**<sup>2</sup>, mort à Collioure, « Poète populaire à force de limpidité classique, il suivit le destin de son peuple ». **Baudelaire**, ensuite, dont les poèmes lui « ouvrirent l'accès à la beauté de la langue française » et que lui fit découvrir son ami Jean-Marie Soutou, lors de leurs promenades dans les rues de La Haye : « Soutou avait dit à mi-voix quelques vers des *Fleurs du mal*. Je fus frappé par la beauté du texte. Deux passantes s'étaient arrêtées devant une vitrine, au moment où nous allions les croiser... La plus âgée, la plus exubérante aussi dans l'élégance de sa toilette, commentait pour sa compagne l'attrait d'une pièce (de lingerie) exposée... Elle parlait français d'une voix rauque, à l'intonation canaille, avec la verve gouailleuse que j'identifierai plus tard comme typiquement parisienne... (Des mots qu'elle utilisait, je n'en ai retenu qu'un... dont Jean-Marie Soutou, rieur et ravi, souligna la savoureuse incorrection. Elle louait, en effet, les floritures de la gaine qu'elle contemplait... Ainsi, un jour ensoleillé de promenade, je découvris en même temps les beautés des *Fleurs du mal*, des femmes galantes et du langage populaire. C'est le mot floriture qui symbolise et perpétue cette triple découverte : fleur de *cattleya* de ma recherche du temps perdu. »

**H**ugo fut le premier auteur dont il croisa les vers célèbres (du poème *Après la bataille*<sup>3</sup>) : « Mon père, ce héros au sourire si doux... C'était un Espagnol de l'armée en déroute... Tout à coup, au moment où le housard baissé se penchait vers lui, l'homme, une espèce de maure... » Objets d'un commentaire de texte que ses sœurs durent rédiger dans le cadre des cours par correspondance suivis à l'École universelle, il inspira au jeune Semprun un texte vengeur et patriotique sur ce descriptif jugé honteux de l'armée et de la population espagnoles qui, bien au contraire, mirent en déroute les troupes napoléoniennes. Ce souvenir cuisant ressurgira lorsqu'il subira les quolibets d'une boulangère du quartier latin à laquelle il tentait vainement de faire comprendre son désir d'acheter un croissant : « *Alors, toisant le maigre adolescent que j'étais, avec l'arrogance des boutiquiers et la xénophobie douce – comme on dit d'une folie inoffensive – qui est l'apanage de tant de bons Français, la boulangère invectiva à travers moi les étrangers, les Espagnols en particulier, rouges de*

<sup>2</sup> Antonio Cipriano José María Machado Ruiz, connu sous le nom de Antonio Machado, poète espagnol né le 26 juillet 1875 à Séville et mort le 22 février 1939 à Collioure. Il est l'une des figures du mouvement littéraire espagnol connu sous le nom de « Génération de 98 ». Il mélange la rêverie mélancolique et raffinée à l'inspiration terrienne. Lorsqu'éclata la Guerre civile d'Espagne, en juillet 1936, il mit sa plume au service du parti républicain. Machado fut évacué avec sa mère et son oncle à Valence, puis à Barcelone en 1938. A la chute de la République Espagnole, ils furent contraints de fuir vers la France. Arrivé à Collioure, à quelques kilomètres de la frontière, épuisé, Machado y mourra le 22 février 1939, trois jours avant sa mère. Machado est enterré à Collioure (qui abrite aussi la tombe du sculpteur Maillol). Aragon lui rendit hommage dans « Les poètes » mis ensuite en musique par Jean Ferrat.

<sup>3</sup> « La légende des Siècles »

surcroît, qui envahissaient pour lors la France et ne savaient même pas s'exprimer. »

**Malraux**, dont un condisciple de khâgne, Armand, lui prêta *L'Espoir*<sup>4</sup>, le renforça dans « sa fraternité des humiliés et des offensés, sa solidarité des pauvres. Des vaincus, trop souvent... L'espoir aussi peut s'y lire : le plus fou des espoirs, le plus désespéré ». Armand lui fit lire aussi *Le sang noir* de **Louis Guilloux**<sup>5</sup> qu'il qualifie de « l'un des plus grands romans français de ce siècle », *La conspiration*<sup>6</sup> de **Paul Nizan**, *Le mur*<sup>7</sup> et *La nausée*<sup>8</sup> de **Sartre**. **Gide**, surtout, qu'il découvre à l'occasion d'une discussion avec ce même Armand sur son *Retour de l'URSS* mais dont il ne sait plus comment il aborda l'ouvrage *Paludes*<sup>9</sup>, acheté chez un bouquiniste (cf.infra note 25) :

<sup>4</sup> « L'Espoir » parut en décembre 1937 aux éditions Gallimard. L'ouvrage évoque les débuts de la guerre civile que Malraux vécut en tant que chef d'escadrille d'aviateurs étrangers venus soutenir la République espagnole.

<sup>5</sup> 1899-1980 Prix Renaudot en 1949 pour « Le Jeu de patience ». Dans « Le sang noir » publié en 1935 et réédité en folio (n°1226), il décrit l'atmosphère qui règne dans une petite ville de province, durant la Grande Guerre, au moment de la révolution russe et des mutineries qui grondent dans les rangs des troupes françaises. Un professeur de philosophie surnommé « Cripure » en est le personnage principal. Il se heurte, sous des dehors burlesques, à la sottise de créatures dont l'auteur décrit les caractères typiques de la grande bourgeoisie provinciale avec une férocité inaccoutumée. A l'été 1936, à la demande d'André Gide qui l'avait choisi comme compagnon de voyage, Louis Guilloux partit pour l'URSS. A l'automne 1936, il fut de ceux auxquels Gide lut son « *Retour de l'URSS* » avant de le publier. Bien que d'accord avec Gide, Louis Guilloux refusa d'écrire sur son voyage en Union Soviétique : "Si j'avais la moindre envie d'écrire pour le public, "quelque chose" sur mon voyage en URSS avec Gide, ce ne sont pas les procès de Moscou, ni la guerre d'Espagne qui m'y inciteraient"... Albert Camus écrivit : "... j'admire et j'aime l'œuvre de Louis Guilloux qui ne flatte ni ne méprise le peuple dont il parle et qui lui restitue la seule grandeur qu'on ne puisse lui arracher, celle de la vérité". Camus fut donc l'ami de Guilloux et c'est ce dernier qui fit découvrir à l'Algérois la tombe de son père, blessé sur la Marne en 1914, décédé à Saint-Brieuc à l'hôpital militaire et inhumé au carré des soldats de cette ville... Cette amitié profonde fit que Guilloux intervint dans la rédaction de « *La Peste* » et Camus, dans celle du « *Jeu de Patience* ». Camus parle du « Sang noir » en ces termes : « Ce livre tendu et déchirant, qui mêle à des fantoches misérables des créatures d'exil et de défaite, se situe au-delà du désespoir et de l'espoir. » Malraux considérait que la mort était le personnage principal du *Sang Noir*.

<sup>6</sup> « La conspiration » raconte les aventures de quatre jeunes gens (Rosenthal, Laforgue, Bloyé et Pluvillage) qui lancent une revue d'avant-garde, « La guerre civile ». Paru en 1938, inspiré de la vie de Paul Nizan (1905-1940), ce roman constitue un formidable document sur la jeunesse d'avant-guerre et vaudra à son auteur le prix Interallié et la célébrité.

<sup>7</sup> Publié en 1939

<sup>8</sup> Publié en 1938

<sup>9</sup> Publié en 1895 (repris en Folio), c'est l'exemple d'une histoire dans une histoire. Le livre met, en fait, en scène un

« Moi aussi, toute ma vie, j'aurai eu la chance de nouer avec des inconnus, à cause de « Paludes », des relations, parfois brèves, souvent sans lendemain, mais d'une fulgurante impudeur. Tout dire sur soi-même... tout écouter de l'autre, également... Ses qualités littéraires sont exceptionnelles – extraordinaire modernité formelle d'un récit écrit il y a plus d'un siècle, en 1895 ; délicieuse insolence narrative ; imagination débridée ; concision sévère du phrasé et richesse lexicale, etc. – S'y ajoute une vertu qui lui est singulière : on ne peut le concevoir écrit dans aucune autre langue que le français... C'est dans l'universalité de cette langue que je me réfugiais. André Gide, dans « Paludes », me rendait accessible, dans la transparente densité de sa prose, cet universalisme. Mon amour du français était donc désintéressé. Il n'y avait dans sa conquête nul enjeu trouble ou inavouable. Il n'y avait que du désir, de la curiosité, une prémonition de plaisir. J'étais séduit, c'est tout, heureux de l'avoir été ; ça se passait dans le bonheur. »

Il lit aussi **Kessel**, dont il déniché un exemplaire de *Belle de jour*<sup>10</sup> dès septembre 1936, dans la maison basque des Soutou : « Parmi les Dumas, Balzac ou Zola qui composaient le fonds romanesque de la bibliothèque, est-ce le titre qui m'attira ? Je ne saurais le dire... Je me plongeai dans cette lecture, difficile, vu mon insuffisante maîtrise de la langue... Je me cachais pour lire ce roman, bien entendu... Je n'ai jamais voulu le relire. Je n'ai pas voulu risquer une déception probable. J'ai voulu garder intactes dans ma mémoire la violence confondante de cette première lecture, la suffocante découverte des désordres de l'amour, des mystérieux ravages de la féminité ».

### Semprun et Saint-Leu :

écrivain en train d'écrire « *Paludes*. » (du latin marais). Les personnages y discutent de l'auteur et de son livre, dont le héros principal s'appelle Tityre (une référence au berger Tityre des *Bucoliques* de Virgile). Il vit en solitaire dans une tour isolée au bord d'un étang et ne fait pas grand-chose. Parallèlement, le narrateur principal mène une vie publique bien remplie, se soumettant aux rituels des salons littéraires et noircissant son agenda de commentaires acerbes. Il rend visite à ses amis, les reçoit, affirmant à tout un chacun que son livre progresse. Le livre se termine, comme il a commencé, par la visite d'un proche qui lui demande ce qu'il est en train de faire. Sa réponse reste toujours la même : « écrire ».

C'est une satire enjouée du « Paris littéraire », dont le ton ironique camoufle mal la désespérance de Gide à l'époque. On retrouve dans « Paludes » l'atmosphère des salons parisiens notamment celui où les jeunes écrivains symbolistes se réunissaient chaque semaine en soirée chez Mallarmé, pour ses célèbres « mardis. » Certains auteurs qualifient de sottise (courte pièce théâtrale et satirique dont le genre se développa à la fin du 15<sup>e</sup> siècle en France) l'ouvrage de Gide.

<sup>10</sup> Publié en 1928, ce livre valut à son auteur le prix de l'Académie française et fut adapté au cinéma par Luis Bunuel en 1967.



« ... je suis boulevard Saint-Michel, à la fin mars 1929, dans le premier mois de la première année de la longue nuit sans sommeil de l'exil. Et je ne récite pas à mi-voix un texte d'Antonin Artaud<sup>11</sup>, je murmure des vers de *Spleen et idéal*<sup>12</sup> de Charles Baudelaire... Ce jour de pluie, précisément, boulevard Saint-Michel (plutôt un jeudi, tout bien pesé : le dimanche, j'allais rue Lhomond, chez Pierre-Aimé Touchard<sup>13</sup>, qui était mon correspondant ; ou bien je retrouvais mon père, parfois à Paris, parfois à **Saint-Prix**, un village de la grande banlieue nord où des amis d'Emmanuel Mounier<sup>14</sup> – nous vivions entourés de la sollicitude du groupe *Esprit* – lui avaient trouvé un logement extrêmement modeste, mais précieux en ces temps d'incertitude ; or je ne garde aucun souvenir d'aucune rencontre, ce jour-là ; je garde le souvenir très précis, en revanche, encore suffoquant rien que de l'évoquer, d'un abandon total, d'une solitude qui me rongea l'âme, l'émiettait : plutôt un jeudi, donc) ce jour de pluie, boulevard Saint-Michel, les journaux annonçaient précisément la chute de Madrid aux mains des troupes du général Franco<sup>15</sup>.

...Pendant une bonne partie du trimestre, jusqu'aux vacances scolaires de juillet 1939 – après le congrès d'*Esprit* à Jouy-en-Josas – à quelques exceptions près, dont celles de l'incursion baudelairienne sur la place du Carrousel (*Andromaque*, je pense à vous<sup>16</sup>...), je me cantonnai dans mon territoire de la rive gauche<sup>17</sup>, que j'explorai systématiquement, une fois que j'en eus établi les frontières approximatives.

<sup>11</sup> Il fait référence, quelques lignes auparavant, à la « Description d'un état physique » d'Artaud pour décrire son état d'esprit d'adolescent saisi par une espèce de fatigue aspirante dans la radicale étrangeté où il avait été projeté au printemps 1942.

<sup>12</sup> *Spleen et Idéal* constitue la section la plus importante des *Fleurs du Mal*. Quatre-vingt-cinq des cent vingt-six poèmes du recueil y sont regroupés

<sup>13</sup> 1903-1987 Collaborateur de la revue *Esprit*, dont il tint la chronique théâtrale, il fit partie de ceux qui s'opposèrent à Mounier lorsqu'il sollicita l'autorisation de Vichy pour faire reparaître la publication.

<sup>14</sup> Emmanuel Mounier est un philosophe français né à Grenoble en 1905, mort à Châtenay-Malabry en 1950. Il est le fondateur de la revue *Esprit* et est à l'origine du courant personneliste.

<sup>15</sup> Le 26 mars 1939

<sup>16</sup> Référence au poème des *Fleurs du mal* « Le cygne »

<sup>17</sup> Élève au lycée Henri IV, Semprun a fixé le centre de son univers place du Panthéon : il se réfère ici à Baudelaire qui fut son premier guide dans la découverte de la capitale et à son expédition vers le Carrousel pour y penser à *Andromaque*, pour y sentir les battements de mon cœur à l'unisson des rumeurs du vieux Paris (toujours « Le cygne »)

Comme rien n'est jamais parfait, pourtant, j'étais obligé de quitter ce cocon protecteur – je ne m'y sentais plus en exil, ni déraciné, ayant désormais surmonté l'obstacle de mon accent étranger – les dimanches où j'allais retrouver ma famille à **Saint-Prix**.

« Sur la colline qui joint **Montlignon** à **Saint-Leu** »<sup>18</sup>, comme dans un vers connu de Victor Hugo, les amis d'*Esprit* avaient trouvé, en effet, un appartement dépourvu de confort mais non de charme, malgré son étroitesse vermoulue, dans une vieille maison<sup>19</sup> appartenant à Philippe Wolf, journaliste à l'agence Havas, collaborateur de la revue [*Esprit*] sous le pseudonyme de Borrel – après l'Occupation, il se faisait plutôt appeler Desjardins – qui le mit à disposition de mon père pour un loyer symbolique.

La maison Sedaine, c'est ainsi qu'elle se dénommait dans le village – et une plaque apposée sur la façade grisâtre et délabrée rappelait que cet écrivain, dont je n'avais et n'ai toujours rien lu, sans ignorer que son œuvre la plus célèbre était un drame bourgeois, « Le philosophe sans le savoir »<sup>20</sup>, y avait vécu au XVIII<sup>e</sup> siècle -, était située dans la partie haute du village, à flanc de l'hugolienne colline, à **Saint-Prix** proprement dit. La partie basse, où se trouvait la gare, s'appelait **Gros-Noyer**, l'ensemble constituant une seule municipalité. Pour s'y rendre, il fallait prendre un train à la gare du Nord, dont la destination finale était Persan-Beaumont ou Pontoise, alternativement. Il s'arrêtait à Saint-Denis, Enghien-les-Bains, Ermont-Eaubonne, Ermont-Halte, avant de parvenir à la station de Gros-Noyer-Saint-Prix et de poursuivre vers Saint-Leu et Taverny.

Ces deux derniers villages ont eu de l'importance dans ma vie. Dans mon adolescence et ma prime jeunesse, du moins. Le premier, parce que la famille de Jean David, dit « Petitjean », qui devint deux ans plus tard l'un de mes meilleurs amis (il est aujourd'hui le plus ancien : un ami de toujours, en somme), y possédait une maison où nous nous sommes beaucoup retrouvés, en bande, pour des week-ends et des vacances. **Saint-Leu-la-Forêt**, donc, de joyeuse mémoire, à l'extrémité de la colline et du vers de Victor Hugo. Le second village, **Taverny**, fut important pour de toutes autres raisons. Avant de devenir le site du quartier général souterrain de la force de frappe gaulliste, il fut chef-lieu policier. Pour nous, rouges espagnols. En tant que réfugiés politiques, nous

<sup>18</sup> "Connaissez-vous sur la colline  
Qui joint Montlignon à Saint-Leu  
Une terrasse qui s'incline

Entre un bois sombre et le ciel bleu..." dans les Contemplations, Aujourd'hui IV-9 1846

<sup>19</sup> Située rue Maignan Larivière, sur la gauche quand on fait face à la Croix ; cette maison fut celle du poète Sedaine (1719-1797). Victor Hugo séjourna également quelques mois en 1841, dans une maison, aujourd'hui démolie et située à ce même carrefour de la Croix. Auparavant, entre 1838 et 1840, Hugo loua régulièrement le château de la Terrasse (actuellement propriété des maristes qui en ont fait une maison de retraite) cf : Victor Hugo et sa famille à Saint-Prix. Article de Denise Paulard dans *Vivre en Val d'Oise* n°37, avril-mai 1996.

<sup>20</sup> En 1765

dépendions du commissariat de Taverny : ce n'était pas négligeable.

A **Saint-Prix**, en tout cas, dans l'appartement de la maison Wolf, ou Sedaine, mon père et la marâtre avaient gardé auprès d'eux les deux plus jeunes membres de la fratrie, Carlos et Francisco, qui ont souffert sous la fêrule obtuse et arbitraire de la Suisse<sup>21</sup>... Les espérances paternelles de quel travail rémunéré étant maigres, réduites à des leçons d'espagnol au collège religieux de **Massabielle**, à **Montlignon**<sup>22</sup>... Pour parvenir à la gare du Nord, les jours où je devais retrouver mon père à **Saint-Prix**, je prenais le métro à Saint-Michel : nul ne s'en étonnera.

Les premiers temps, je n'utilisais pas volontiers ce moyen de transport dans Paris. Je m'y perdais, dans le réseau des lignes et des correspondances, quand j'entreprenais quelque expédition lointaine. Il fallait demander mon chemin et cela se passait mal, souvent. Les gens étaient confus, peu aimables. Pas seulement, à cause de mon accent. Je crois qu'ils étaient peu aimables en général : pressés, bourrus, solitaires.

De surcroît, il n'y avait pas de station de métro dans le périmètre le plus proche de la place du Panthéon, centre de mon univers. J'avais donc décidé d'utiliser les lignes de tramway<sup>23</sup>. J'avais l'habitude des trams. A Madrid, dans mon enfance, à Genève et La Haye<sup>24</sup>, plus tard, c'était mon moyen de transport habituel... J'avais repéré dans mon Baedeker<sup>25</sup> les têtes de ligne de tramway les plus proches. Il y en avait une à Saint-Germain-des-Prés, la ligne 127, qui suivait la rue de Rennes, jusqu'à Montparnasse, et ensuite, par le

<sup>21</sup> Semprun qualifie de marâtre ou Suisse sa belle-mère Anita L., deuxième femme de son père qui l'avait épousée après la mort de Susana Maura Gamazo, quand Jorge avait huit ans. Originnaire de la Suisse alémanique, elle fut, avant ce mariage, la dernière gouvernante des sept frères et sœurs.

<sup>22</sup> Peut-être s'agit-il plus vraisemblablement du collège du Rosaire à St Leu, une adhérente de la bibliothèque nous ayant fait part de son souvenir des cours d'espagnol qu'elle recevait en ce lieu.

<sup>23</sup> Les derniers trams circulèrent à Paris jusqu'en 1938..Deux lignes nouvelles ont été mises en circulation dans la périphérie en 1992 et 1997. La « ligne des Maréchaux » au sud a été inaugurée fin 2006.

<sup>24</sup> Le père de Semprun fut nommé chargé d'affaires de la République espagnole aux Pays-Bas début 1937, quelques semaines après que la famille ait fui l'Espagne sur un chalutier parti de Bilbao et se soit réfugiée à Bayonne où la famille amie Soutou les hébergea. C'est de La Haye que Semprun gagnera le lycée Henri IV pour y être pensionnaire en mars 1939

<sup>25</sup> A son arrivée à Paris, Semprun trouve chez un bouquiniste de l'Odéon un exemplaire, en allemand, du fameux guide de voyage rouge et or (lancé dès 1827, à Coblenz, par Karl Baedeker), sur Paris et ses environs, datant de 1931. Il le dérobe tout en achetant « Paludes » de Gide. Un débat s'engage avec le libraire suivi d'une négociation du prix. Le Gide lui est laissé pour un franc et le vendeur d'ajouter : « *le Baedeker que vous m'avez fauché, je vous l'offre... Mais ne recommencez pas, si vous revenez!* Cet opuscule lui servira désormais de cicérone dans la capitale... Semprun le remplacera en 1989, à Vienne, par un exemplaire similaire qu'il aurait bien aimé, dit-il, subtiliser pour retrouver sa jeunesse !

boulevard Raspail et l'avenue d'Orléans, gagnait la porte du même nom, d'où elle s'élançait vers Fontenay-aux-Roses. Ce nom me parut charmant, j'en fis le but rêvé d'une excursion prochaine.

Après les lycées Henri IV et Louis le Grand, où il obtient le deuxième prix de philosophie du Concours général, Semprun s'inscrit à la Sorbonne. Il rejoint la résistance communiste des Francs Tireurs et Partisans, est arrêté par la Gestapo en 1943 et déporté à Buchenwald<sup>26</sup>. A la Libération, il reprend ses activités militantes et coordonne la résistance clandestine contre le régime de Franco<sup>27</sup>. Exclu du Parti communiste espagnol en 1964 pour « divergence de point de vue par rapport à la ligne du parti », il se consacre alors à l'écriture<sup>28</sup>. De 1988 à 1991, il est Ministre de la Culture dans le gouvernement espagnol de Felipe Gonzales<sup>29</sup>. Il est élu à l'Académie Goncourt en 1996 et vit actuellement à Paris.

Toute l'œuvre de Semprun, à deux exceptions près, est rédigée en français. Il s'en explique ainsi : « *J'ai choisi le français en 1939 parce que je le parlais beaucoup plus mal que je ne l'écrivais et qu'on ne me comprenait pas. J'avais obtenu un 18 sur 20 à ma première dissertation en classe de troisième à Henri-IV mais, une fois sorti de l'internat, j'avais toutes les peines du monde à communiquer. J'ai donc décidé que plus personne ne devinerait, à m'entendre, que je ne suis pas français. Ma qualité d'étranger serait en quelque sorte une vertu intérieure... (Mon premier livre), je l'ai écrit en français parce que je l'avais vécu en français. Et si j'ai continué, c'est tout simplement que la censure franquiste me dissuadait d'écrire en espagnol. Pourquoi aurais-je pris le risque d'être immanquablement interdit ? Cela dit, je ne passe pas d'une langue à l'autre sans oublier tout à fait celle que j'ai quittée. Je n'écris pas l'espagnol comme si je ne connaissais pas le français. L'espagnol est une langue très belle mais qui peut devenir folle et grandiloquente si on lui lâche la bride. Cioran parlait du français comme d'une langue de discipline. Je le crois. Le français m'aide à maîtriser mon espagnol. Une discipline de luxe, en somme...<sup>30</sup> »*

**Elie Wiesel,**

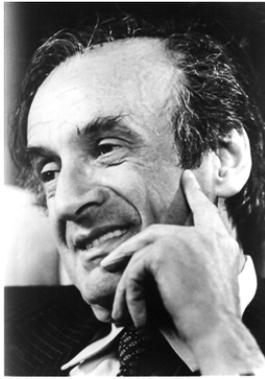
<sup>26</sup> Il décrit son transfert de Compiègne à Buchenwald dans « Le grand voyage » publié en 1963. Il évoque les souffrances de la déportation dans « Quel beau dimanche » et dans « L'écriture ou la vie » publiés en 1980 et 1994.

<sup>27</sup> Il décrit son expérience de militant dans « Autobiographie de Federico Sanchez » publié en 1976.

<sup>28</sup> Il obtient le prix Fémina en 1969 pour « La deuxième mort de Ramon Mercader ».

<sup>29</sup> Cf. « Federico Sanchez vous salue bien » publié en 1993.

<sup>30</sup> Entretien avec Daniel Bermond dans « Lire » (nov.1996)



quant à lui, fréquenta Taverny. Libéré de Buchenwald<sup>31</sup>, il évoque dans *Le chant des morts*<sup>32</sup> la maison d'enfants de l'OSE (Œuvre de Secours aux Enfants)<sup>33</sup> où il sera recueilli à sa sortie des camps. Cette institution fut ouverte à l'origine, en 1945, pour soixante enfants, dont le gouvernement français souhaitait la prise en charge au sortir de la guerre, dans la propriété dite du « château de Vaucelles ».

Ironie de l'histoire, cette maison avait été, durant l'occupation, utilisée comme camp d'entraînement pour les miliciens français qui désiraient entrer dans la Gestapo...

Elle fut dirigée par Mme Judith Hemmendinger<sup>34</sup> qui en conte la destinée dans un ouvrage récent<sup>35</sup>. Elie Wiesel s'exprime ainsi au sujet de l'atmosphère qui régnait à Vaucelles : « *Comment as-tu fait, Judith, comment avez-vous fait pour nous apprivoiser ? Niny, cette jeune éducatrice si belle et si dévouée, comment a-t-elle fait pour tenir tant de semaines parmi nous, avec nous ? (...) Rationnellement, Judith, nous étions condamnés à vivre cloîtrés, comme de l'autre côté de la muraille. Et pourtant, en peu de temps, nous réussîmes à nous retrouver du même côté. Ce miracle-là, à qui le devons-nous ? Comment l'expliquer ? À quoi l'attribuer ? À nos affinités religieuses ? Aux vôtres ? Le fait est que tous ces enfants auraient pu basculer dans la violence ou opter pour le nihilisme : vous avez su les diriger vers la confiance et la réconciliation.* »<sup>36</sup>

<sup>31</sup> Elie Wiesel (d'origine roumaine, né le 30 sept 1928), n'a que quinze ans lorsqu'il est déporté à Auschwitz avec sa famille. Il y perd sa mère et sa soeur. Il est ensuite déporté à Buchenwald avec son père, ce dernier décède peu avant la libération du camp en avril 1945.

En 1958, grâce à François Mauriac, il publie l'ouvrage 'La nuit', un récit poignant relatant l'holocauste et son expérience des camps. Devenu citoyen américain en 1963, il obtient une chaire en sciences humaines de l'Université de Boston. En 1980, il fonde le conseil de l'Holocauste américain. Fervent défenseur des droits de l'Homme, Elie Wiesel a, entre autres, soutenu la cause des Juifs soviétiques, des indiens du Nicaragua, des réfugiés cambodgiens, des Kurdes, des victimes de l'apartheid en Afrique du Sud et des victimes de la guerre en ex-Yougoslavie. Il a reçu de nombreux prix pour ses livres et son engagement politique : il obtint notamment la Grand-Croix de la Légion d'honneur française et le prix Nobel de la Paix en 1986. En 1988, il organisa avec le président François Mitterrand une conférence regroupant 76 lauréats du Prix Nobel dont la mission fut de réfléchir sur l'avenir de la planète. Cette rencontre se renouvelle depuis tous les deux ans. Dès sa création en 1993, il préside l'Académie universelle des cultures. En 2006, quarante-cinq ans après sa parution, son roman 'La nuit' s'est vendu à



...Gare du Nord, je prenais le train pour Taverny. Je fis ce trajet deux fois par semaine pour enseigner les prophètes à une classe de jeunes réfugiés polonais et hongrois, tous survivants des camps ; en transit en France, ils vivaient dans un château de l'OSE où ils attendaient leurs visas pour la Palestine. Le nez fourré dans mes notes, je poursuivais ma lecture lorsque quelqu'un m'interpella. Je réalisai soudain : cette voix désagréable et crissante, oui, c'était lui. Mal rasé, sale,

1 500 000 exemplaires aux Etats-Unis.

<sup>32</sup> Publié en 1966 et épuisé, je n'ai pu retrouver qu'un exemplaire de cet ouvrage en langue anglaise « Legends of our time ». Les citations ne sont donc pas extraites du texte français original.

<sup>33</sup> Russe à l'origine, créée à Moscou en 1912, cette association regroupait des médecins hygiénistes qui avaient décidé de venir en aide aux familles hébraïques vivant dans la misère tout en défendant leur identité culturelle. L'OSE quitta la Russie pour Berlin après la Révolution de 1917. Elle gagne Paris en 1933 face au péril nazi. Le centre de Vaucelles, d'abord en location est une pleine propriété de l'association depuis 1965. Cf : article ds « Vivre en Val d'Oise » n°77 p.38 à 42

<sup>34</sup> « Revenus du néant » de Judith Hemmendinger, L'Harmattan coll. Mémoires du XXe siècle, mars 2002. Du même auteur « Les enfants de Buchenwald » L'Harmattan avec une préface d'E. Wiesel.

<sup>35</sup> Aujourd'hui, la Maison d'Enfants accueille 45 enfants âgés de 4 à 20 ans en partenariat avec les conseils généraux et la justice. Il s'agit d'un internat pour jeunes en difficulté psychosociale.

<sup>36</sup> Un film a été réalisé en 2004 sur le sujet par Richard Dembo « La Maison de Nina » avec Agnès Jaoui

en haillons, portant le même vieux petit chapeau : un personnage de comédie.

« Viens là ! » me cria-t-il du son le plus aigu de sa voix. « Il y a un siège ici, près de moi ! »

Les autres passagers nous foudroyaient du regard. J'étais gêné et heureux à la fois : gêné d'être vu en compagnie d'une créature aussi fantasque mais heureux de l'avoir retrouvé, alors que j'avais considéré ne jamais le revoir.

Après une conversation animée avec ce fantôme du Juif errant, qui lui demande en particulier, comment se déroule son enseignement, Wiesel explique l'utilisation qu'il fait du *Livre de Job* pour appuyer son discours sur l'amitié entre les hommes, sur la justice, sur la lutte du bien et du mal... Soumis à un interrogatoire précis, il découvre les lacunes de son savoir... *Mon Dieu, faites que nous arrivions rapidement à Taverny, avant qu'il ne soit trop tard, car je ne pourrais pas le supporter plus longtemps. Taverny devenait pour moi la terre promise ; là-bas le bourreau et sa victime se diront au revoir, ou mieux adieu, mon supplice prendra fin. La lenteur du train de banlieue m'exaspérait. Habituellement le trajet durait une heure, mais là il semblait devoir prendre une éternité...*

Soudain, le train stoppa. Le conducteur cria : « Taverny-y-y ! » Je me secouai pour m'extraire du wagon. Ironiquement le vagabond m'imita. Je lui tendis la main : « Je descends ». Il se leva et dit : « Moi aussi ». Près de la sortie, je lui demandai où il allait. « Quelle question ! Avec vous, évidemment ! » « Avec moi ? » lui hurlai-je horrifié. « Oui, j'ai décidé de vous accompagner. »

Après une marche silencieuse d'environ vingt minutes, nous arrivâmes au château, où l'accoutrement de mon compagnon provoqua un rire général. Je devais regagner Paris le soir même. Je restai une semaine entière. Il fit de même.



Paris les années de Vauclles, avec Elie Wiesel, photo de l'ère de Julia Baumgartner.

### E. Wiesel parmi les jeunes de Vauclles

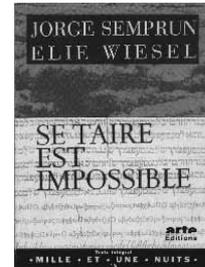
Ce maître à penser poursuivra longtemps Wiesel... « Il aura bouleversé ma vie, aussi bien dans cette petite synagogue de la rue Pavée à Paris que dans le jardin du château de Taverny... Paris a changé, Taverny aussi, nos élèves ont vieilli : certains sont devenus rabbins, d'autres sont tombés lors des combats de Galilée, du Negev ou de Jérusalem. Moi aussi, j'ai changé. Pas lui. Même l'holocauste l'a conservé intact ».

Le monde s'est tu lors de l'holocauste, ajoute, par ailleurs Wiesel : « C'est pour cette raison que je

**me suis juré que jamais je ne garderai le silence là où l'homme endure la souffrance et l'humiliation..»**

\*\*\*

Ce rapprochement entre les deux auteurs n'est pas original, sauf dans le contexte géographique précité. Il a déjà eu lieu et s'est concrétisé par un livre, *Se taire est impossible*<sup>37</sup> qui est la transcription de leur rencontre sur Arte dans le cadre de la célébration du cinquantième de la libération des camps.



Ces deux hommes furent emprisonnés dans le même lieu, sans se connaître ; ils se retrouvent cinquante ans après pour témoigner. Ils nous livrent deux visions, deux expériences, deux douleurs différentes de leur vie dans les camps, celle du Juif face à celle du Résistant.

Ils se suivirent aussi autour de St Leu, une voie ferrée servant de fil ténu à leur cheminement parallèle. Cette ligne de Paris-Nord à Valmondois que Semprun retrouvera, à sa libération de l'enfer ou, pour le citer, « à sa sortie du néant ». Il lui arriva même un curieux accident, qu'il raconte dans *L'écriture ou la vie*.<sup>38</sup>

« Je n'étais pas seulement tombé sur la tête... Ce n'était pas l'essentiel, du moins. L'essentiel, c'était que j'avais sauté dans un vacarme de chiens et de hurlements des S.S., sur le quai de la gare de Buchenwald. C'est là que tout avait commencé. Que tout recommençait toujours. »

Pour Semprun comme pour Wiesel, la vie a-t-elle vraiment repris ? Les marques du passé

<sup>37</sup> Arte Editions, Mille et Une Nuits 1995, 46 pages.

<sup>38</sup> Ed. Gallimard 1994 – Folio n°2870 Il tomba d'un train, le 5 août 1945, et fut conduit, blessé, chez le pharmacien proche de la gare de Gros Noyer Saint Prix. Le dialogue suivant s'engagea : « Ca va mieux ? m'avait-on demandé... Vous vous sentez tout à fait bien ? insistait-on... Ca va, ai-je dit... Ne bougez pas, avait-on dit. Vous êtes blessé !... L'ambulance est là ! ... Ne vous étonnez pas de ma question... Quel jour sommes-nous ? Comment ? ... Quel jour, dites-vous ?... Nous sommes lundi, ... Non, quel jour du mois, je veux dire... Et quelle année... Nous sommes lundi, cinq août, mille neuf cent quarante-cinq... Et nous sommes dans la pharmacie de Gros-Noyer-Saint-Prix, à côté de la gare... Vous avez eu un accident, ... Vous êtes tombé du train de Paris juste au moment où il entrait en gare ... Vous êtes blessé !... Quelqu'un dans le train vous a reconnu... Vous avez de la famille, dans le haut de Saint-Prix. On va vous y conduire en ambulance. Oui, quarante-sept rue Auguste-Rey ! »

ressurgissent à chaque instant du quotidien. Celui-ci n'est plus qu'une forme de survie, leurs mémoires demeurant hantées à tout jamais par l'horreur et la tragédie.

**Gérard Tardif**

---

## **CECILE BRUNSCHVIG OU LE FEMINISME REFORMISTE**

---

**L**e 26 mars 1932, Pierre Sauze, journaliste au **L**Massalia, publiait un article intitulé « Une parlotte féministe à l'Hôtel de Ville », ou plutôt un brûlot méprisant, voire hargneux, qui illustre l'opposition virulente de nombreux hommes à l'émancipation des femmes. Il réservait ses assertions les plus fielleuses à **Cécile Brunschvicg**. En voici quelques exemples :

« Les féministes nous disent que les femmes ont prouvé qu'elles sont aussi intelligentes que les hommes. Admettons-le. Et après ? Croient-elles que, parce qu'elles peuvent citer Mme Curie, nous oublierons les millions de femmes qui, toutes charmantes qu'elles soient, ne savent rien de rien – surtout en politique ? (...)

« Elles nous disent aussi que, certes la plupart des hommes ne sont pas des aigles (...) Vous allez augmenter cette sottise en ajoutant à ce collège électoral des millions de femmes sans culture ? Un mal ne se guérit pas en ajoutant un autre mal au premier. (...)

« Le vote des femmes est un inconnu redoutable dont la seule chose qu'on sache, c'est qu'il n'y a rien de bon à attendre. Nous savons que l'immense majorité des Françaises se moque du droit de vote comme un poisson d'une pomme. »

**Qui êtes-vous Cécile Brunschvicg pour avoir suscité un tel rejet ? Vous faites partie de ces**



**femmes intelligentes, courageuses, révoltées qui sont l'honneur du mouvement féministe, en dépit des différences d'époques, d'analyses, de méthodes d'actions.**

**L**e 4 juin 1936, Léon Blum fait entrer au gouvernement du Front populaire trois femmes, alors qu'elles ne sont ni électrices ni éligibles. Notre mémoire a retenu le nom d'Irène Joliot-Curie, sous-secrétaire d'Etat à la recherche scientifique. En revanche, ses collègues, Suzanne Lacore<sup>(1)</sup> à la protection de l'Enfance et Cécile Brunschvicg à l'Education nationale restent encore trop dans l'ombre. Pourtant, leur action fut remarquable. Aucune des trois ne prit la parole dans l'hémicycle du Palais Bourbon. Or, les féministes, pendant la campagne électorale, n'avaient pas ménagé leurs efforts pour convaincre les futurs députés et les sénateurs de voter une loi accordant aux femmes le droit d'être électrices et éligibles (multiplication des meetings, manifestations, participation à des élections parallèles dans des municipalités comme Louviers dont le maire est Pierre Mendès-France). L'une des plus ardentes, Louise Weiss, choisit d'agir avec humour : le 1<sup>er</sup> juin, séance de la nouvelle Chambre des députés à qui elle offre un bouquet de myosotis ; le 2 juin, elle distribue à chaque sénateur une paire de chaussettes et les apostrophe avec ironie : la soupe sera préparée et les chaussettes reprises « même si vous nous donnez le droit de vote ».

**M**algré le vote positif de la Chambre des députés, le 30 juillet, (495 voix contre 0), le Sénat, entraîné par Edouard Herriot, membre du Parti radical comme Mme Brunschvicg, ne discutera jamais les diverses propositions de loi. L'abstention des membres du gouvernement, l'obscurantisme des sénateurs expliquent que Louise Weiss ait refusé la responsabilité d'un ministère et tenu ces propos : « Trois hirondelles ne font pas le printemps ». Quant à la sous-secrétaire d'Etat à l'Education nationale, inscrite au Parti radical en 1924, elle veut espérer en l'évolution des Radicaux, en réalité peu disposés à soutenir le vote des femmes. Cette prise de position sera sévèrement critiquée par

bien des féministes. L'Histoire leur donnera malheureusement raison.

L'engagement de Cécile Brunschvicg aux côtés de Léon Blum a pris racine dans son féminisme réformateur. Ses orientations principales reposent sur les nécessités suivantes : conquête de droits sociaux, pacifisme, revendication de droits politiques.

Cécile Khan est née à Enghien-les bains le 19 juillet 1877. Issue d'une famille bourgeoise, elle passe clandestinement le Brevet supérieur en 1894 : elle agit ainsi pour ne pas froisser un père qui, par tradition, refuse de lui donner une instruction trop poussée. En 1899, elle épouse le philosophe Léon Brunschvicg ; de cette union naîtront quatre enfants. Appuyée par son époux (qui ne semble pas s'être posé la question « Qui gardera les enfants ? »), elle lutte dans le mouvement féministe réformiste.

### L'ACTION SOCIALE DE CECILE BRUNSCHVICG

Puisque les droits politiques sont encore inaccessibles, Cécile Brunschvicg, dès 1909, déploie une énergie considérable à aider et protéger les ouvrières à domicile et en usine, les employées de bureau et des magasins, les petites mains des couturiers. Ses propositions et la création des « Réchauds de Midi » en disent long sur leurs conditions de travail : nécessité de se syndiquer, de disposer d'un local où chauffer et même cuire leur déjeuner, où acheter du thé et du pain contre un ou deux sous. A partir de 1915, Mme Brunschvicg préside la section Travail du C.N.F.F.<sup>(2)</sup> dont certaines revendications sont encore à l'ordre du jour : accès à toutes les professions, refus de considérer la maternité comme une entrave à l'embauche, égalité des salaires et de l'avancement, opposition à la réglementation de la prostitution. Pour améliorer la vie quotidienne des femmes, en 1917, elle participe à la fondation de l'Ecole des surintendantes d'usine inspirée d'une réalisation britannique. Ce métier préfigure celui des assistantes sociales. Elles peuvent exercer leur profession en usine ou dans un service social ; elles sont chargées de veiller à la création et au bon fonctionnement de cantines, de crèches, de la salubrité des cités ouvrières

### LE PACIFISME DE CECILE BRUNSCHVICG

Pendant la première guerre mondiale, son adhésion au mouvement pacifiste revêt d'abord une forme philanthropique : logements pour les réfugiés de l'Est et du Nord de la France. Puis en juillet 1919, elle participe à la création de l'Union Féminine pour la Société des Nations. Son investissement n'a pas la même intensité que celui de Louise Weiss, par exemple. En effet, elle ne croit pas que le suffrage des femmes pourrait empêcher un nouveau conflit européen. Elle fait plutôt confiance à l'arbitrage international de la S.D.N. et ne s'oppose pas au déclenchement d'une guerre défensive. Surtout à partir de 1938, elle analyse avec lucidité le caractère belliciste de l'hitlérisme. Dès lors, Cécile Brunschvicg se consacre à l'accueil des réfugiés antinazis et prépare les femmes à la résistance. En 1940, la France est envahie. Ses archives sont saisies ;

elle est obligée de se réfugier dans le Midi sous une fausse identité. Son appartenance au gouvernement du Front populaire et les lois antisémites menacent son existence. Elle reprendra ses activités féministes à la Libération.

### L'ACTION AU GOUVERNEMENT

Son expérience au sein de multiples œuvres sociales



et son investissement dans les universités populaires, fondées le 12 mars 1898, pour transmettre un savoir libéré de l'emprise ecclésiastique, destiné à tous, et donner des outils pour analyser la société, pour être capable de la transformer, expliquent le choix de Léon Blum. Le ministère de l'Education nationale est confié à Jean Zay. Ce dernier la chargera de veiller au bien-être physique et moral des enfants dont le terme de la scolarité obligatoire a été fixé à 14 ans.

### DEVELOPPEMENT DES CANTINES SCOLAIRES

Jusqu'en 1936, l'existence des cantines était le fruit des bonnes volontés, aidées ou non par les communes : institutions charitables, soupes populaires, initiatives des enseignants. Cécile Brunschvicg décide d'améliorer les structures existantes et de procéder à la construction obligatoire d'un réfectoire dans chaque nouvelle école de façon à éliminer ce qu'on a pu appeler des « hangars à manger ». Elle prend soin de faire servir des repas qui combattent la malnutrition et la sous-alimentation des enfants (avant cette mesure, les écoliers devaient se contenter d'une soupe chaude de légumes ou d'un morceau de pain accompagné d'un bout de lard.)

### SURVEILLANCE SANITAIRE DES ELEVES

Création de la médecine préventive pour tenter de remédier aux déficiences physiques et mentales (tuberculose, rachitisme, retard du développement intellectuel). Ecoles de plein air et activités sportives en extérieur (2h par semaine). Ces mesures originales ont pour objectif d'amener à profiter du soleil, de l'air pur dans des lieux installés à l'écart de la promiscuité et de l'insalubrité des villes. Certains tenants de l'eugénisme les détourneront et y verront un moyen d'enrayer « la déchéance de la race ».

### LUTTE CONTRE LES INEGALITES SOCIALES

**D**éveloppement des Caisses des écoles et des coopératives. Identité de programmes, même si les jeunes filles sont obligées de suivre un enseignement ménager. Augmentation des bourses et création d'études surveillées.

### PROTECTION DES DELINQUANTS MINEURS

**E**n 1934, les enfants du bagne de Belle-Ile-en-mer se révoltent et certains réussissent à s'échapper. Jacques Prévert dénoncera la brutalité des surveillants, la bonne conscience des « braves gens » à qui l'administration a offert une prime de vingt francs par enfant capturé. Ce poème, mis en musique par Joseph Kosma et publié en 1936, a contribué à la suppression des bagnes pour enfants et continue, de nos jours, à émouvoir jeunes et adultes. La presse joue un rôle important : les articles décrivent en termes réalistes les conditions de détention des jeunes détenus. Les colonies pénitentiaires appliquent une discipline très sévère : les mineurs sont contraints de travailler dans les champs comme à Mettray ou à des tâches confiées par les usines avoisinantes. Ils sont surveillés par des gardiens de prison. Tout manquement à la discipline entraîne l'isolement des coupables, enfermés dans des cachots sans nourriture. L'imagination des bourreaux peut aller jusqu'à des pratiques sadiques, comme descendre un escalier de 50 marches « avec sur le dos un sac de 30kg de sable ou de galets, courir de 7h du matin à 17h à raison de 8km par heure, enfermement dans des cages à poules suspendues au plafond. Les plus jeunes étaient souvent soumis à des sévices sexuels. L'action de Cécile Brunshvicg a introduit la présence de moniteurs-éducateurs et d'instituteurs ainsi que la répression des violences contre les jeunes délinquants. Mais ses ambitions humanitaires se heurtent à l'état des mentalités, à la timidité des politiques qui refusent de heurter de futurs électeurs et surtout à l'ombre noire de la guerre.

### LA PRESSE FEMINISTE ET CECILE BRUNSCGVIG

**A**vant de devenir journaliste, elle adhère à des associations féministes nationales et internationales. Après avoir été secrétaire de l'UFSF, elle en est élue correspondante de toutes les sections locales, puis, présidente en 1924. Tous les parlementaires reçoivent des questionnaires qui leur demandent leur avis sur l'électorat et l'éligibilité des femmes ; une proposition de loi est déposée avant la guerre de 1914-1918.

**L**e journal « La Française », dont elle est nommée directrice en 1924, exprime avec force et régularité les revendications féminines. Sa devise souligne le caractère conservateur de la France en matière des droits des femmes : « Aucune Révolution, sauf celle de Finlande, n'osa proclamer les Droits de la Femme ».



La publication du journal est interrompue en 1940. Il reparaît à la Libération. Après avoir évoqué « la grande nuit, la grande honte, la grande épreuve », Cécile Brunshvicg célèbre la Résistance et la victoire des Alliés. Surtout, elle confirme sa fidélité aux combats des féministes et se réjouit du triomphe sur « les préjugés qui nous apportait la reconnaissance de nos droits politiques : pouvait-on refuser aux femmes héroïques de la Résistance d'être à l'honneur après avoir été à la peine ? »

**D**écorée de la légion d'honneur, Mme Brunshvicg que certains petits esprits s'obstinaient à désigner comme « la dame charitable et savante » meurt en 1946. Elle est la représentante d'un réformisme féministe digne de respect et à qui l'Education Nationale doit beaucoup.

### Marie-Françoise VACULIK

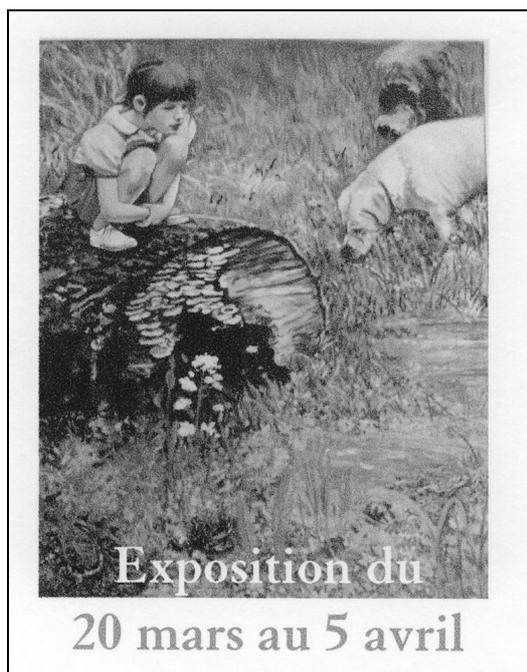
1. Suzanne Lacore, institutrice, sous-secrétaire d'Etat à l'enfance. De nombreuses écoles maternelles portent son nom.
2. Conseil National des Femmes Françaises

## Arts graphiques

### Exposition Marie-Ange LE ROCHAIS à Ecoen

**D**ans le n° 11 de *Signets*, Marie-Ange Le Rochais nous a expliqué comment se crée un album avec

des enfants. Dans le n°12, elle nous a confié que le travail d'Enid Blyton (*Le Club des 5*) avait été à l'origine de sa vocation d'illustratrice.



**E**n ce printemps, elle a été l'invitée de la ville d'Ecouen. Nous la retrouverons avec plaisir dans un prochain numéro.

## COUPS DE CŒUR - NOUVELLES - POESIE

### TETE A TETE AVEC LE CIEL

*Danièle Camus nous offre ici une nouvelle leçon de cette humanité simple et essentielle, dont nous ne devrions pas nous écarter si souvent.*

**D**erniers soirs de mai ! Une très belle journée ce 30 mai ! Un peu chaude... Oui, je vous vois venir ! Quelques degrés de plus et déjà vous voilà ronchons. L'été ne fait que s'annoncer pourtant. Préparons-nous à l'accueillir mignonnement, en sagesse, s'il vous plaît. Sinon, il pourrait se fâcher et changer d'avis. Il y a quelques jours seulement, n'alliez-vous pas maugréant en quête d'une petite laine ?

Ce soir de mai, j'avais une vague envie de télévision, après avoir examiné le programme qui paraissait ne pas être trop insipide ! La courette était encore brûlante ; j'y remédiais par un copieux arrosage. Soudain, l'envie première du petit écran s'évanouit totalement. Un transat me tendait les bras : je m'y laissais délicieusement choir, décidant de me consacrer tout entière à ce déclin du jour.

**L**es hirondelles gazouillantes menaient grand train dans l'azur dont la pureté commençait à se voiler,

après qu'un bataillon de nuages rosâtres s'y soit dissout, évaporé. Le bleu du ciel s'obscurcissait ; on aurait cru qu'un pinceau céleste y avait savamment parsemé des taches bleu marine.

Dix coups venaient de s'égrener au clocher ! Déjà ? Je me délectais en écoutant un CD classique assez divin. Les variations du ciel s'accordaient à celles de Corelli, me laissant dans un état proche de la béatitude. Mes hirondelles s'évertuaient dans un ballet de plus en plus ascendant, jusqu'à devenir quasi imperceptibles. Plus modestes, dans leurs nids douillets, les merles répandaient leurs chants mélodieux, s'associant à quelques tourterelles attardées et deux amusants couples de pies ayant annexé l'antenne de télévision d'en face. Le croassement d'un dernier corbeau, puis bientôt toute la gent ailée allait s'enfoncer dans un profond silence.

**C**ependant, le calme était loin d'être parfait. En effet, dans le ciel, évoluaient d'autres choses ailées : je veux parler de ces gros oiseaux d'acier dont le ronronnement trop connu et honni des Val d'Oisiens en particulier, a tendance à agresser nos oreilles, survolant nos têtes à la cadence d'un vol toutes les deux minutes aux heures de pointe. Comme la majorité, j'aurais pu m'insurger, montrer le poing. Mais ce soir-là, je n'en avais pas envie. Mon humeur n'étant nullement belliqueuse, je désirais surtout m'enfoncer dans la sérénité que j'étais en train d'atteindre. Dans ce va-et-vient incessant, je laissais folâtrer mon imagination... J'essayais de calculer le nombre de personnages survolant journallement nos têtes. Des milliers sans doute... Venus d'horizons si lointains et si différents. À l'instant précis où la « bête » s'apprête à l'atterrissage, l'aile gauche s'incline vers le bas, alors que sa sœur adopte la position inverse vers le ciel et... hop, la descente est amorcée. J'entends d'ici l'hôtesse de l'air annoncer aux passagers : « Mesdames et Messieurs, Ladies and Gentlemen, nous vous remercions d'attacher vos ceintures... Dans quelques instants, nous allons nous poser à Roissy ... »



**R**oissy ! Est-ce le terme d'un voyage plus ou moins lointain, qui sous-entend la découverte de Paris ? Y viennent-ils pour la première ou la xème fois ? Arrivent-ils avec la joie ou l'angoisse au cœur, ou simplement l'indifférence, née de la routine ? Une histoire d'amour ? Un deuil ? Un voyage d'affaires ? Du tourisme ? Que de

questions... Mais, ce que tu peux être curieuse, ma petite ! Que t'importe tout cela ? Je ne sais pas exactement, peut-être un besoin de me fondre à l'Univers... Ma petite voix intérieure me dit : « Allez, arrête ton cinéma » D'accord, si tu veux mais, vois-tu, l'espace d'un instant, j'ai rêvé... heureuse de me mêler à cette migration bigarrée.

Bien entendu, ces divagations ne me font pas perdre de vue les tonnes de kérosène qui se déversent sur nos têtes et nos jardins. C'est vrai. Et puis, je réalise la chance que nous avons de ne pas être riverains directs de Roissy, d'Orly ou du Bourget. Alors, ça, c'est une autre histoire !

**À** ce moment que l'on nomme parfois « entre chien et loup », j'aperçus dans la nuit naissante la première étoile. Oui, l'étoile du berger commençait à percer très faiblement les nues. Elle fut très longtemps seule dans cette immensité. Il fallut attendre une bonne heure encore pour que quelques sœurs s'allument à leur tour. Régnait alors un calme parfait. Je réalisais soudain ce que j'aurais pu perdre si je m'étais avachie devant l'écran tentateur : une des plus belles soirées qui soit permise à un mortel.

Cette incursion dans le Cosmos, dont nous sommes tous solidaires en tant que parcelle infinie, venait de m'apporter la sensation que j'avais frôlé l'Éternité !

Danièle CAMUS

## NOUVELLES

**F**idèle collaboratrice de notre revue, Michèle SAUFFROY – PARET nous propose régulièrement un poème ou une nouvelle. Publié dans le n°12 de Signets, son récit « L'attaché-case » a obtenu un grand succès, au niveau national, dans les concours de diaporamas (voir page 20). Nos lecteurs apprécieront une nouvelle fois la qualité de son écriture, l'originalité de son inspiration et l'ardeur de sa passion...

### PASSION À QUATRE TEMPS

**C**arlos Delgar... Ce nom ne vous dit rien, bien sûr. Je ne suis pas un héros, mais c'est celui que je porte depuis ma naissance, depuis bien longtemps déjà. C'est ma mère qui me l'a donné. Je suis né très loin d'ici, dans les bas-fonds de Buenos Aires, à la Boca, ce quartier louche et déshérité où des familles entières s'entassaient dans des cabanes de tôle ondulée, construites n'importe comment, là où il y avait encore une place, peintes de couleurs vives et qui font aujourd'hui le bonheur des touristes en quête d'exotisme, ces cabanes naguère cache misère...

C'est là qu'elle vivait, ma mère, arpentant les ruelles sur ses talons hauts, avec ses jupes fendues et ses collants noirs, une prostituée vendant son corps contre quelques billets qui lui permettaient de survivre. Un marin français en bordée, ivre et en mal de femelle, l'a serrée dans ses bras. Ils se sont enlacés et, bercés par le rythme du tango, rengaine à la Boca, ils se sont aimés ou du moins ils l'ont cru. Un beau jour, sans crier gare, le beau marin mit les voiles et disparut sans laisser

d'adresse mais un souvenir vivant : le futur Carlos. Deux temps pour la danse, deux temps pour la jouissance, quatre temps pour se disperser aux quatre vents... La putain de la Boca, il l'avait séduite sur un air de tango, dans un corps à corps effréné et il l'avait engrossée. "Por una cabeza..." tango bien connu à la Boca. La belle continua à errer sur les trottoirs des bas quartiers, mais plus moyen de continuer ainsi avec un marmot à charge. Elle lui aurait tout sacrifié à son petiot, son petit Carlos.

**U**n jour de grand désespoir, la belle aux yeux de velours et au corps de liane s'embarqua sur un cargo en partance. En quatre temps trois mouvements, elle se retrouva en France dans les bas fonds de Marseille, dans un bouge du "Panier", berçant son petit Carlos, lui chantant sans cesse des romances et des airs de tango, souvenir de la Boca. Elle épousa quelques années plus tard un brave type qui eut pitié d'elle et l'emmena bientôt vers la lointaine Lorraine, terre froide et inhospitalière. Les cheminées des hauts-fourneaux remplacèrent les bras métalliques des grues de Buenos Aires et de Marseille. Mais rien ne remplaça dans le cœur de ma mère le rythme du tango. Les yeux dans le vague, elle fredonnait sans cesse "Por una cabeza"... cette rengaine à la Boca, des heures durant. Je les suivais tous les deux, ma mère et son compagnon, le samedi, de café en bal musette où ils retrouvaient un peu la joie de vivre. Les yeux de ma mère s'éclairaient et elle reprenait un air de jeunesse lorsqu'elle dansait au son de l'accordéon ou du bandonéon. Le ciel de Buenos Aires et de la Boca se mirait dans son regard et elle redevenait belle. Ils s'en sont allés tous les deux ... elle, la putain de la Boca aux yeux sombres et à la bouche vermeille et lui, le brave mineur de Lorraine, tous les deux amoureux du tango. Et moi, je suis resté. Adios, amigos...

\*\*\*

**J**'ai grandi, j'ai vieilli, je ne les ai pas oubliés et les longues soirées où ils dansaient le tango non plus... Le rythme, je l'ai, je le tiens. Il a bercé mon enfance, il m'obsède maintenant jour et nuit. Je l'ai dans la peau, dans le sang. Oui, moi, Carlos Delgar, je mène une vie à quatre temps : je mange et je bois, je dors, je fais l'amour, je danse... Je danse le tango. Ça tourne et ça tourbillonne dans ma tête : et un, et deux et trois et quatre... Ces quatre temps martèlent mes tempes... Et un, et deux et trois et quatre, c'est obsédant. Un, deux, trois, quatre... toi, moi, nous, encore nous... Ce rythme, source de toutes mes joies et de tous mes malheurs, je l'aime et il me fait souffrir aussi.

**J**e t'ai rencontrée un beau soir dans un petit bal, quelque part en Lorraine. Toi aussi, tu avais des origines argentines... Tu as plongé ton regard sombre dans le mien... L'accordéon a joué les premières notes d'un tango. Tu t'es approchée de moi. Je t'ai enlacée et nous avons dansé, dansé toute la nuit. C'était bon, c'était beau, nous étions beaux. Nous ne nous sommes plus quittés. Tous les samedis, nous partions dans quelque village voisin pour retrouver l'ambiance enivrante des pistes de danse. Des tangos, des tangos et encore des tangos... Nous tournions ensemble, enlacés épris l'un de l'autre et de plus en plus envoûtés par cette musique, amoureux.



## A PROPOS DE DIAPORAMAS...

Peu à peu, l'ambiance de ces petits bals ne nous suffit plus. Des groupes se formaient ici ou là, le tango devenait populaire, la folie gagnait. Nous avons perfectionné nos pas, voguant sur la musique comme deux fantômes hors du monde réel. Nous avons fréquenté les dancings un peu plus chics, les cours de danse, les exhibitions, les spectacles, les concours. Nos deux corps en parfaite harmonie séduisaient tous ceux qui nous regardaient. Entre nous, c'était l'amour fou, une passion sans égale qui nous possédait entièrement. Nous ne vivions plus que par le tango, pour le tango.

Ce soir-là, nous devons nous produire sur une grande scène pour une démonstration attendue par un public lui aussi passionné. La fièvre montait en moi et rougissait mes joues alors que je passais mon costume noir bien taillé, ma chemise blanche et que j'accrochais la fleur rouge à ma boutonnière, cheveux plaqués en arrière, gominés, un véritable hidalgo, séducteur dans l'âme. Dans quelques minutes, j'enlacierai ton corps de déesse moulé dans une longue robe fendue découvrant tes jambes parfaites gainées dans des bas résilles noirs. Je te voyais lissant tes longs cheveux de jais et les tirant dans un chignon parfait. Tu fardais tes yeux et tes lèvres. Perchée sur tes talons aiguilles, tu entrerais bientôt sur la scène avec moi. Un frisson parcourait déjà mon corps tout entier. Femme sensuelle et désirable, musique enivrante... J'étais dans un monde irréel, je planais.

Tout à coup, les premiers accords de l'orchestre résonnent, le rideau rouge s'écarte, nous nous approchons l'un de l'autre... Tes bras, comme des lianes entourent mon cou, ma main cherche ta main, j'enserme ta taille fine. Nos deux corps, roseaux souples et flexibles voguent, ondulent, tanguent au rythme du tango : deux temps pour s'unir, deux temps pour se séparer. Nous nous livrons à un corps à corps sans merci, un cœur à cœur enivrant. Nos deux cœurs battent à l'unisson. Plus rien ne compte que la danse. Tu t'approches, je te repousse, ta jambe s'enroule autour de la mienne, tu te renverses et tu te redresses, tu es à ma merci, soumise. Tu ne peux pas me résister, je suis le mâle. Je te domine, tu me suis. Tu te plies à toutes mes volontés. Les quatre temps martèlent mes tempes. J'oublie tout... Tu es moi, je suis toi. Tes yeux cherchent les miens, j'y sens la même passion, le même désir irrésistible. J'ai envie de toi, tu as envie de moi, je t'aime, tu m'aimes. Autour de moi, autour de nous, rien que du rouge et du noir : les couleurs de l'enfer, du feu et de l'amour. Lorsque retentira le dernier accord, nous serons encore plongés dans ce monde féérique, démoniaque, sensuel et unique. Musique, danse, tourbillon, amour... les quatre temps du tango, tango à quatre temps, danse diabolique...

C'est fini, nous sommes encore ivres de bonheur. Passion tango, tango passion. Amour, passion à quatre temps, quatre temps pour une passion et une souffrance. La musique et la danse se sont arrêtées. Le rideau s'est refermé et le charme s'est rompu. Carlos Delgar, Carlos Delgar... c'est mon nom, c'est moi. Mais je ne suis qu'un pauvre type amoureux du tango et d'une femme inaccessible. Carlos Delgar, fils d'une putain de la Boca, quartier pauvre de Buenos Aires, c'est bien moi. Je suis là, cloué dans ma chaise roulante, paralysé, privé de mes jambes depuis cet horrible accident de moto... Je rêve que je tiens dans mes bras cette belle femme vêtue de rouge et de noir, que je suis le fils du grand Carlos Gardel.

Pour una cabeza... Quatre temps pour vivre, quatre temps pour rêver, quatre temps pour souffrir, oublier une passion douloureuse et inassouvie, quatre temps pour mourir... Adios, amigos...

**Michèle SAUFFROY – PARET**

\*\*\*

Vous vous souvenez peut-être d'avoir lu dans le numéro 12 de **Signets** une nouvelle intitulée : "L'attaché-Case". Après un gros travail de réécriture, cette nouvelle a été transformée pour accompagner des images prises sur les bords du Canal Saint-Martin. Rien de spectaculaire dans les vues, pas de gros plans de SDF. Tout est suggéré et André Salzet, comédien, a su interpréter le personnage d'Antoine Gérard en modifiant le timbre de sa voix, son intonation, accentuant par là la déchéance du personnage. Ce diaporama a été présenté au **Concours National Audiovisuel de la Fédération française de photographie**. Il y a remporté une troisième place avant de partir concourir pour la **Coupe de France** en mai prochain. Un exemple de ce qu'est un diaporama. Le texte peut être au service des images ou bien les images sont au service d'un texte et renforcent son impact. Si vous voulez voir de beaux diaporamas avec de beaux textes, de belles images, nous vous conseillons d'aller faire un petit tour sur **le site du Diaporama Créatif Court Numérique (DCCN)**. Vous y trouverez des œuvres primées en téléchargement libre à cette adresse : <http://diaporama.numerique.free.fr/>

**Amateurs de beaux textes et de belles images,  
nous vous conseillons entre autres :**

- ELLE, de Michèle et Michel PARET
- LES LARMES DES CHERCHEFS, de Maurice GUIDICELLI
- LE TEMPS QUI PASSE, de Frédéric MICHEL
- JULIETTE, de Pierre LORMIER
- LE TONTON CURE, de Philippe de LACHEZE-MUREL

**Michèle SAUFFROY-PARET**

**AVEC NOËLLE CHÂTELET,**



**DES EMOTIONS INTENSES**

Suite à une émission radiophonique où j'avais entendu Noëlle Châtelet, j'avais acheté son livre **La dernière leçon**. Superbe dernière leçon de courage adressée par une mère à ses enfants et particulièrement à l'une de ses filles. Mireille Jospin, sage-femme, militante a décidé de quitter ce bas monde au jour qui lui convenait, celui qui lui semblait approprié. Un départ programmé, une déchéance impossible à supporter. Le récit de la fille est poignant et nous force à nous pencher sur le problème de la fin de vie. Dans ce livre, pas de récit "sensationnel", pas de débat polémique, c'est un long cheminement vers une échéance inéluctable. Un texte qui ne peut pas laisser indifférent, c'est dur, mais si beau. Un hymne à l'amour et à la vie. Par hasard, juste avant d'embarquer dans un TGV en partance pour le sud de la France, je suis allée m'acheter un livre. Par hasard, j'ai acheté **La femme coquelicot** de Noëlle Châtelet ; j'avais gardé un tel souvenir de notre première rencontre. J'ai tout de suite été subjuguée par Marthe, cette vieille dame qui à 70 ans rencontre l'homme de sa vie, de dix ans plus âgé qu'elle. C'est un livre plein de tendresse, de beauté, de finesse et le lecteur ne peut que succomber au charme de la vieille dame qui naît vraiment à la

vie sous les yeux de ses enfants. C'est une superbe histoire d'amour. Pourquoi le grand amour serait-il l'apanage de la jeunesse ? On voit l'éclosion de cette fleur si longtemps repliée sur elle-même, prisonnière de son passé, sans avenir. Finalement, elle est pleine d'audace et on l'envie. Tout est décrit avec délicatesse : la première rencontre, la première conversation, le premier rendez-vous, les premiers émois, la jalousie et le désir physique, dans un style sobre et plein de poésie. L'amour devient passion naturellement, sans crainte et en faisant fi des vieux tabous qui règlent beaucoup de vies. Un livre à savourer et à déguster sans modération !

**Michèle SAUFFROY-PARET**

---

## **MATRIX MICROGRID**

---

*Marie-Françoise VACULIK a rédigé cette nouvelle sur le cynisme commercial qui n'est pas sans rappeler les dérives décrites dans La Médaille, le roman de Lydie Salvaire (en lire l'analyse de Marie-Françoise page 5)*

**C**haque matin, une fois mon corps fouetté par une douche bien froide, je me rase de près, adoucis le feu du rasoir par un after-shave qui laisse flotter dans mon sillage un discret parfum de sous-bois. Puis je discipline à petits touches de gel mes cheveux parsemés de quelques fils blancs. Dans la cuisine aussi sévère qu'un laboratoire d'hôpital, sans même m'asseoir, j'avale un petit déjeuner dont je ne varie jamais les ingrédients - jus d'orange, céréales, café. Je n'éprouve aucun plaisir gustatif ; seule m'importe la nécessité de dynamiser ma forme, de sentir mes articulations et mes muscles fonctionner comme un moteur bien huilé.

**J**'empoigne d'une main dure et sèche une valise de skaï noir et je pars attendre le train de 8h06. Sur le quai, je parcours d'un regard distrait la une des journaux exposés dans le kiosque. Le train glisse sur les rails, s'arrête. Les portes s'ouvrent en chuintant. Je monte dans le même wagon, j'essaie de gagner la même place près de la fenêtre. Je m'absorbe dans la contemplation du même paysage désolé ou je ferme les yeux sur les mêmes rêves. Il est vrai que je suis d'un naturel routinier. L'aventure commence quand je feuillette mon agenda, que je m'égare dans l'entrelacs de rues au nom qui excite mon imagination. J'aime particulièrement que l'Histoire me saute au visage : la rue de Babylone me promène dans les jardins suspendus de Sémiramis, le boulevard Garibaldi me fait vibrer à l'épopée des « Mille chemises rouges ».

**L**e cœur battant, je pousse les lourdes portes cochères, je traverse les cours pavées où résonnent mes pas de plus en plus hardis. Je délaisse les ascenseurs ; je préfère grimper les escaliers tapissés de moquettes chamarrées et moelleuses car s'y exhalent les délices voluptueux de la bourgeoisie. Ma mission est de lui proposer une marchandise « destinée à ceux qui sont à la recherche du style et du confort ». Souvent désœuvrées, ces dames qui m'accueillent « désirent profiter des pistes de ski toute l'année ». Elles palpent la veste étalée sur la table, sont sensibles à la douceur de la matière. Cependant, le nom du tissu « Matrix Microgrid » les plonge dans la perplexité. C'est alors que je donne toute la mesure de mon talent de vendeur. Le caractère scientifique des termes « Matrix Microgrid », hérité du vocabulaire latin, n'est-il pas un gage de qualité ? N'est-il pas séduisant de se pavaner sur les pistes dans un vêtement qui manifeste culture et classe sociale ? De plus, permettez-moi de m'attarder sur « Matrix » ; ne sentez-vous pas combien il est rassurant de s'emmitoufler dans une veste qui va vous faire revivre la chaleur du ventre

maternel ? En revanche, « Microgrid » triture ma cervelle : micro, je connais ! grid me ferait penser à grigri s'il n'y avait pas le d. Mais êtes-vous obligées de le prononcer ? Alors, va pour grigri ! Voilà une matière qui va vous porter bonheur !

**L**a vente conclue, je marche en sifflant allègrement. Ah ! si elles savaient que nos chimistes et publicitaires sont des fanatiques de l'anticipation. Bienvenue dans l'enfer des monstres : l'acarien Microgrid s'apprête à se gaver de votre sang. Déjà, les écrans illuminent la pénombre des salons. Les journalistes, à la voix monocorde, déversent sur la ville les nouvelles d'une terre dévastée et d'un siècle ensanglanté.

**U**n flash publicitaire envahit les écrans. « L'HIVER MENACE. VOUS VOUS SENTEZ PATRAQUES ? ALORS, VITE QUELQUES GOUTTES DE SOLUGRID ! »... et à nous LES JUTEUX BENEFICES !!!

**Marie-Françoise VACULIK**

---

## **TISSUS DE FOLIE**

---

*Nous sommes heureux de publier pour la première fois le début d'une nouvelle d'Aurore DESAUNAY, inspirée par la littérature japonaise.*

*Nuits, Obscurités  
Le jour s'effeuille  
Comme une pupille*

**U**n soleil mordoré s'écroule entre deux tétons chauves et roux, tel un enfant dans son berceau. Bientôt ils seront enneigés espère Zurako, cette femme agenouillée qui regarde le monde au travers de la prison de ses cils obséquieusement baissés. Seigneur Ushida, face aux monts, silencieux, officie au rituel ancestral du thé. Il porte armure, daïsho et kimono moelleux. Sous la terrasse glaciale, le fleuve gronde, impétueux, gorgé des dernières pluies automnales. Les morsures du froid et de l'humidité s'entremêlent sur la peau de Zurako en un tatouage bleuissant. Après tout, elle n'est qu'une geisha et son masque blanc ne couvre que sa figure.

Elle frissonne. Le vent chiffonne le ciel. Il pense.

**P**lié précieusement devant les pieds de Seigneur Ushida, un tissu écarlate flamboyant bourgeoise sur la laque cerise craquelée des lattes, fleur miraculeuse aux senteurs de mémoires et de désillusions. Zurako connaît le jeu et la tradition : Seigneur Ushida a apporté le kimono de sa femme décédée. Un papillon de nuit tournoie autour de la lampe assourdie projetant sa silhouette dansante un peu partout sur les murs en papier de riz. Ombre insolente qui se tortille bientôt dans la flamme ocre et disparaît sans un cri, à peine une fumerolle. Cérémonieusement, chacun porte son bol à ses lèvres. D'abord le silence, puis la parole.

« Rozaëmon ? »

**L**a voix a jailli, crachant le nom vers le sol. Nom chenille rampant sur les lattes cerise-laquée de la terrasse trop froide. Racines sanguines d'un nom larvaire en éternelle floraison. Elles écoutent et tendent l'oreille, ces deux femmes présentes en une seule. La morte et la vive s'échangent leurs brocards et se fondent dans l'obscurité. L'éclat de la lumière est si faible que l'on distingue à peine les visages et seuls les papillons sont encore assez lucides pour oser s'y briser. Zurako libère sa chevelure des griffes de ses deux peignes en ivoire et admire au lointain le dernier point lumineux cuivré disparaissant derrière les rocs roussâtres.

Un papillon de jour pense Zurako. Seigneur Ushida scrute son dos cambré.

« Rozaëmon. »

Une lune haute de printemps éclaire le salon éteint de la maison seigneuriale. Assise au cœur d'un vieux tapis indien, une silhouette contemple la nuit mauve. Un nuage se brise. Les deux montagnes réapparaissent de toute leur masse écoeurante. L'épouse délaissée laisse enfin un traîne de larmes parcourir ses joues sans fards

**L**a bave opaque se sculpte fil après fil. Et la toile se noue. Le cœur de la corolle tourne à vide, sarcophage de plumes légères, masque blanchi de feu lorsque la larve s'épanouit. Zurako refuse de baisser les yeux devant l'horizon. Quelque part, une cendre éteinte se ranime. Les deux âmes sont face à face, elles s'épient dans le même reflet et le cadre du miroir déforme la mémoire de Seigneur Ushida. Elle enserre le saya cramoisi du wakizashi au creux de son obi écarlate. La gueule grenat du dragon vermeil et jade cousu sur le dos du vêtement sourit de tous ses crocs pailletés d'argent, narguant l'homme assis.

Et la nuit s'écoule au rythme des pleurs discrets qu'elle essuie avec sa manche écarlate. La courbe de sa paume épouse le pommeau de son arme : un wakizashi au fourreau cramoisi. Elle aimerait entendre les couleurs au jour nouveau-né poindre et emporter ses rancunes. Un soleil blond et un nuage tendre ... seule une lune violette figée dans un halo qui renvoie son écho.

**U**ne écharde de soie étouffe la lueur de la lampe de sa gangue duveteuse. En son sein, une aube amère ressuscite le passé. La chenille dévore son propre fruit. Ils jouent. Zurako : femme-kimono, complice, esclave, s'estompe dans les plis écarlates d'un fantôme. Rozaëmon : femme-tissu, souvenir délicat, rosace pourpre, s'enclot sur le corps de la geisha. Elles serrent si fort le wakizashi dégainé que le tsuba leur brûle les paumes et l'arc des doigts. Elles rêvent de jouir en tranchant la gorge d'Ushida. Silencieuses, elles mordent le saya cramoisi posé sur leurs lèvres tel un bâillon. Les deux femmes se confondent. Maquillage blanc sur laque cerise, kimono relevé : dragon renversé ...

(Lire la suite de cette nouvelle sur notre site [www.signets.org](http://www.signets.org))

## Poésie

### Les flibustiers en herbe

(Pantoum )

**L'**encyclopédie sur internet Wikipedia\* définit ainsi le pantoum : il s'agit d'un poème de forme fixe qui consiste en une suite de quatrains (d'octosyllabes ou de décasyllabes) où le deuxième vers de chaque strophe est repris comme premier vers de la suivante, et le dernier vers comme troisième de la strophe suivante. De plus, le tout dernier vers du poème doit coïncider avec le premier. Ces systèmes de reprises impliquent que le poème soit bâti sur uniquement deux rimes. Cette forme permet d'introduire au poème une musicalité particulière mais très typée. L'exemple le plus connu en est « Harmonie du soir » de Baudelaire (mais c'est un pantoum irrégulier, dérogeant à la règle sur deux points : il est en alexandrins, et ses dernier et premier vers ne correspondent pas) .

\* <http://fr.wikipedia.org/wiki/Pantoum>

**V**oici un pantoum irrégulier qui évoque l'insouciance de l'enfance et le réalisme de l'âge adulte...

L'enfance sentait bon la sueur du sentier.  
Nous courions au ciel et sans autres breuvages  
Que l'onde des sources, le vin des baies sauvages.  
Notre cœur avait soif des flots du monde entier.

Nous courions au ciel et sans autres breuvages  
Déchirant nos genoux aux bras de l'églantier.  
Notre cœur avait soif des flots du monde entier  
Quand l'insouciance nous gardait d'être sages.

Déchirant nos genoux aux bras de l'églantier  
Nous voguions hardiment, pirates sans rivages,  
Quand l'insouciance nous gardait d'être sages.  
Dans les hautes herbes, chacun est flibustier.

Nous voguions hardiment, pirates sans rivages.  
Nous menons prudemment notre humble chalutier.  
Dans les hautes herbes, chacun est flibustier.  
Les liserons fanés, la vie n'est qu'accostages.

Didier DELATTRE

### Es-tu sûr ?

**Nous sommes heureux de publier pour la première fois le poème d'une jeune collégienne, qui dénonce l'usage de la drogue.**

Es-tu sûr de vouloir leur ressembler ?  
Larves infâmes qui ne savent que baver  
Devant cette substance qui les mange.  
Tandis que vous, petits anges,  
Dormez.

Entends-tu l'hymne de leur souffrance ?  
Ces cris « d'hommes » déchirés.  
Et qui n'ont plus la chance  
D'être aimés.

Ces hommes capables de tuer,  
Ces femmes bonnes à se prostituer.  
Capables des pires folies,  
Pour détruire leur vie.  
Sans penser aux autres,  
A ceux qui n'ont commis aucune faute ...

Pense à ces enfants  
Nés sous une mauvaise étoile  
Qui souffrent déjà de ce manque,  
Celui de leur mère et de ses envies.  
Ils devront supporter d'être  
Nés sous une mauvaise étoile  
Toi, au contraire, contrôle ta vie.

Entends-tu l'hymne de leur souffrance ?  
Ces cris "d'hommes" déchirés,  
Et qui n'ont plus la chance,  
D'être aimés.

Même attiré par le danger,  
Tu ne dois pas céder

Aux mythes qui te rongent  
De l'intérieur sans compassion.  
Penses-tu vraiment que ces animaux déchaînés,  
Sont des exemples pour notre société ?

Shit, héroïne ou alcool,  
Ils ont fait de leurs drogues leurs idoles,  
Des idoles assoiffées d'accidents, de maladies  
et de suicides,  
Leur sang est chargé de mort

Te rends-tu compte de ces boîtes de nuits  
Où des filles boivent  
Ce poison qui rend stérile et efface la mémoire.  
Sans fuir ni contester  
Finissent nues, battues violées et par-terre

Entends-tu l'hymne de leur souffrance ?  
Ces cris "d'hommes" déchirés,  
Et qui n'ont plus la chance,  
D'être aimés.

Voudrais-tu vraiment être comme eux ?  
Destiné à mourir de leurs actes monstrueux.  
Voudrais-tu vraiment ressembler  
A ces bêtes qui ne savent plus aimer ?

Tu sais que la drogue n'est pas un jeu.  
Tu sais que tu ne peux pas gagner,  
Juste tout perdre...

Marie BOUTET

## Maestro !

### Musique arménienne



L'objectif de l'année de l'Arménie est de mettre en valeur les trésors de ce pays. Elle a débuté officiellement le 21 septembre 2006 et se terminera en juin. Parmi ces trésors, il y a la musique et plus particulièrement celle du père Komitas, moins connue que celle de Khatchatourian.



Komitas, de son vrai nom Soghomon Soghomonian, est né en 1869 à Kütahya (Turquie) dans une famille pauvre, dont les membres ne parlaient que le turc. Il est très vite

remarqué pour sa vivacité mentale et sa voix merveilleuse. Il est alors envoyé à 11 ans à Etchmiadzin pour y suivre ses études. Il est très tôt attiré par les chants traditionnels qu'il entend dans les villages environnants. En 1894, il est diplômé du Séminaire d'Etchmiadzin, et devient un "vardapet" (prêtre - docteur en théologie) en 1896. Il choisit le nom de Komitas en mémoire d'un compositeur du 7ème siècle. Il part à Berlin entre 1896-1899 pour parfaire son éducation musicale. A son retour en Arménie, il parcourt sans cesse le pays et collecte tous les chants traditionnels. Cette attirance pour la musique traditionnelle en fera le Bartok arménien.

## La chronique musicale

En 1910, il s'installe à Constantinople où il crée une école de musique et un Choeur (300 choristes). Il publie en 1912 un article "Les Arméniens possèdent leur propre musique unique". Le 3 avril 1915, Il donne un concert qui connaît un énorme succès. Onze jours plus tard, il est arrêté et déporté à l'intérieur de l'empire Ottoman. Alors que Komitas ne connut pas le même sort que ses amis, il trouva à son retour à Constantinople le travail de toute sa vie - manuscrits, travaux sur le système de notation musicale arménienne du XIème siècle (Khaz), sa bibliothèque - pillé et détruit. En 1919, il sombre dans une terrible dépression nerveuse accompagnée de troubles mentaux. Ses amis le libèrent et l'emmenent à Paris où il meurt en 1935, sans jamais retrouver totalement la raison.

Komitas est aujourd'hui considéré comme l'un des plus grands compositeurs de l'histoire arménienne. Selon lui, "le chant est un don naturel des paysans. Tous créent et chantent et chacun a sa part dans la constitution du répertoire national de la chanson... la chanson rustique appartient au peuple illettré, mais cette humble origine ne l'empêche pas d'être un art, transmis oralement avec une persistance exemplaire." Il estimait également que "dans la musique rustique arménienne, l'accent et le temps sont absolument indépendants l'un de l'autre. Il faut chanter ces chansons en s'inspirant des paroles et par les signes indiqués sur les notes et non point selon les règles d'accentuation de la musique occidentale. Il faut les chanter très lié, doux, calme, expressif et sans port de voix."

Serge VINCENT

## Sans Faute



### Du bon usage de l'usage

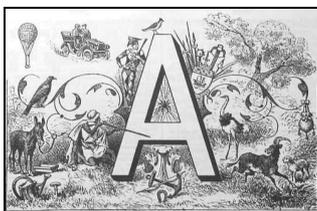
L'orthographe serait selon certains la science des sots. Pour d'autres, c'est une part de l'identité nationale. C'est peut-être d'abord une religion. Elle en possède nombre de caractéristiques : des disciples plus ou moins pratiquants, des orthodoxes et des schismatiques, un clergé sûr de son savoir et de son pouvoir, un catéchisme et des livres saints. Surtout, elle possède son panthéon, peuplé de divinités aux existences aussi tumultueuses que celles des dieux de l'Olympe.

## La chronique de l'orthographe

On rangera au nombre de celles-là *l'étymologie*, déesse capricieuse aux dévots sourcilleux, *la concordance des temps*, que l'âge a affaiblie mais qui conserve une petite secte élevant des incantations nourries d'imparfaits du subjonctif, ou encore *cette foule agitée de divinités secondaires que l'on nomme exceptions*. Ces divinités nous sont toutes plus ou moins familières. Nous les rencontrons, cachées au coin des phrases, chaque fois qu'un mot nous cause un petit souci. Il en est une cependant qui surpasse toutes les autres, voilée d'un halo de mystère, vers qui l'on se tourne lorsque le dogme est en danger, qui juge sans appel et ne tolère aucune contradiction. C'est le Zeus de l'orthographe qui foudroie les ennemis de la vraie foi, son nom fait trembler le mécréant...il s'appelle *l'Usage, le tout puissant Usage*.

Participant au forum sur l'orthographe du grand débat sur l'Education nationale, j'avais défendu les rectifications de l'orthographe proposées en 1990 par le *Conseil Supérieur de Langue Française* à la demande du premier ministre de l'époque, Michel Rocard. Plusieurs internautes étaient alors intervenus, fustigeant cette intrusion intolérable de l'Etat sur un territoire où seul devait s'imposer l'autorité du maître des lieux, l'Usage. On m'opposait ainsi que, si l'orthographe devait bien sûr évoluer, c'était au seul Usage du haut de sa splendeur d'en décider l'heure et l'étendue.

Les livres saints de l'orthographe que sont nos dictionnaires célèbrent ce culte sans équivoque. La préface d'un *Petit Robert* de la fin du XXe siècle, dans un paragraphe intitulé « Une langue bien vivante » expliquait : « Le Nouveau Petit Robert reste fidèle à son rôle d'observateur objectif... » et qu'observe-t-il sinon l'Usage ? Les plus éminents de ses clercs eux-mêmes, les Académiciens, se veulent les « greffiers de l'usage », greffiers vigilants et intransigeants comme l'écrivait Maurice Druon dans la Préface de la 9ème édition du *Dictionnaire de l'Académie* : « Or, l'usage demande du temps à s'établir, et du temps encore à se constater. Le langage subit des modes saisonnières. Des expressions nées de la dernière pluie s'en iront avec la sécheresse suivante. Des vocables inventés une année seront désuets l'an d'après. Il faut attendre pour reconnaître ceux qui continuent d'avoir « cours public » parce que répondant à un besoin véritable, de même qu'il faut être attentif à ce que les termes apparus soient de formation correcte, afin d'empêcher que la mauvaise monnaie ne chasse la bonne » et plus loin « Nous sommes assez rigoureux à l'égard des néologismes, dont beaucoup ne doivent leur apparition qu'à l'ignorance ou l'oubli de bons termes existant depuis fort longtemps, nous sommes généralement impitoyables s'ils sont formés d'une manière qui insulte au génie de la langue. »



1<sup>ère</sup> édition du Petit Larousse illustré (1905)

**Pour la langue, la seule légitimité est donc celle que donne l'Usage. Et voilà bien notre problème.** Qu'est-ce que l'usage ? Si nous nous en tenons à une définition simple, l'usage est ce qui est employé de manière régulière par le plus grand nombre. Pour le vocabulaire, l'usage est assez simple à repérer. Certains mots sont utilisés, d'autres disparaissent du langage courant, comme en témoignent certaines opérations médiatiques qui visaient, il y a peu de temps, à sauver des mots que les dictionnaires avaient choisi de ne plus faire figurer dans leur corpus. Certains ne sont ainsi en usage que

pendant une certaine période. On se souviendra par exemple que le mot « *yuppie* » désignant un jeune cadre de la finance apparut durant les années 90, comme en atteste le *Petit Robert* de 1996. Il n'est plus aujourd'hui qu'un vague souvenir. D'aucuns reprochent du reste au *Petit Robert* son empressement à faire entrer dans ses pages des termes récents que le vénérable Usage n'a pas encore béni, comme le verbe *bloguer*, introduit dans l'édition 2007. La témérité n'est pas du goût de l'orthodoxie.

**On constate donc que l'usage, lorsqu'il concerne le vocabulaire, est un indicateur indispensable et son rôle parfaitement clair. Qu'en est-il de l'orthographe ?**

Si seul l'usage prévalait pour établir la norme, en lisant les copies de nos élèves mais aussi les courriers de nombreux adultes, il y a belle lurette que nous écririons « *baucou* » et « *toujour* ». Pourtant, quand bien même nous serions des millions à écrire ces mots de cette manière, il ne viendrait à l'idée de personne de dire que l'usage souvent repéré étant d'écrire « *baucou* » et « *toujour* », il convient d'écrire ces mots de cette manière. Non, on dira tout simplement que des millions de personnes ne savent pas écrire ces mots, car l'usage ici c'est d'écrire « *beaucoup* » et « *toujours* » comme l'attestent tous les livres saints. De cela il apparaît que l'usage est fixé, encore faut-il savoir par qui. **Pour la langue parlée, le maître de l'usage, c'est nous, vous, moi, le boucher du coin, toute personne faisant usage du français dans sa conversation. C'est une forme de pouvoir populaire.** C'est bien parce que plus personne ne l'emploie que « *yuppie* » n'est plus dans l'usage, nul oracle, nul gourou n'a interdit de l'utiliser.

Pour l'écrit, il en va tout autrement. Là, l'usage n'a rien de populaire, il n'est en rien celui du plus grand nombre et ne l'a jamais été. **Sans remonter au Moyen Age où l'écriture était réservée à une poignée de lettrés, l'usage fut d'abord celui des imprimeurs qui élaborèrent leurs codes, en fonction des contraintes qu'ils subissaient.** Ce code n'était d'ailleurs pas forcément identique à celui des manuscrits des auteurs qu'ils imprimaient. Longtemps la norme fut donc celle des imprimeurs. Puis, lorsque Richelieu institua l'*Académie*, celle-ci eut pour mission de fixer l'usage et donc d'en déterminer le bon et le mauvais, voire de déterminer les normes qu'il faudrait suivre. Elle s'acquitta vaillamment de cette tâche jusqu'au XIXe siècle. **Ce n'est qu'après 1880 qu'apparurent les nouveaux grands prêtres de l'usage : le Petit Larousse et les instituteurs.** Leur action conjuguée provoqua, par la généralisation de la scolarisation, le poids de l'orthographe dans l'enseignement de cette époque et la distribution massive du dictionnaire populaire, la fixation d'un usage pour ainsi dire définitif, peu susceptible d'évoluer. C'est une sorte de pyramide dont le sommet serait l'Académie, puis en allant vers la base, les dictionnaires populaires, les enseignants et enfin la population. Les deux étages supérieurs fixent l'usage, l'étage intermédiaire le répand, l'étage inférieur l'applique.

Aujourd'hui cependant, nous nous trouvons face à un problème inattendu qui est que plus personne ne veut, dans les étages supérieurs, jouer son rôle décisionnaire, chacun se retranchant derrière celui d'observateur. Qui peut alors se saisir de ce rôle ? **Qui peut faire évoluer l'orthographe ?** Il est clair d'abord qu'il ne peut évoluer de lui-même. Ensuite, l'autorité des experts est actuellement rejetée de toute part. Restent **les pouvoirs publics.** Qu'on le veuille ou non, la seule autorité ayant les moyens d'imposer une réforme de l'orthographe, c'est l'Etat. Seule une volonté politique au plus haut niveau, relayée de manière efficace dans les administrations, en premier lieu auprès des enseignants, peut faire évoluer l'usage, diffuser les formes nouvelles qui, un temps, coexisteront avec les anciennes.

***C'est cette volonté qui a manqué après 1990, car il convient de rappeler qu'alors, les rectifications adoptées ne furent jamais présentées aux enseignants, ce qui était la manière la plus sûre de ne pas les faire entrer... dans l'usage.***



La 1<sup>ère</sup> édition du ***Dictionnaire de l'Académie Française*** a été éditée en 1694, environ soixante ans après la fondation de l'Académie par le cardinal Richelieu. Le dictionnaire fut dédié au roi Louis XIV, comme un monument à sa gloire et à la puissance de la langue française qui avait subi un développement majeur pendant son règne. L'Académie réalisait ainsi les intentions de son fondateur initial.

**Olivier HAENEL**